

Université de Montréal

Le contextualisme de David Lewis : une réponse au défi du scepticisme

Par

Felix Herda

Département de philosophie

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de maîtrise en philosophie, option
enseignement au collégial

Août 2020

© Felix Herda, 2020

Université de Montréal
Département de philosophie, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

Le contextualisme de David Lewis : une réponse au défi du scepticisme

Présenté par

Felix Herda

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Molly Kao

Présidente-rapporteuse

Aude Bandini

Directrice de recherche

Jean-Pierre Marquis

Membre du jury

RÉSUMÉ

Ce mémoire présente une analyse critique de la solution contextualiste de David Lewis au problème sceptique. Pour Lewis, il s'agit d'un problème de possibilités d'erreur à éliminer. En effet, puisque l'on ne peut pas éliminer diverses hypothèses sceptiques, il semble que la connaissance soit impossible.

Ce travail est d'abord une présentation du problème sceptique et de la solution que Lewis lui apporte. On verra que son objectif est de rendre compte de la plausibilité de l'argument sceptique tout en protégeant certaines intuitions au sujet de la connaissance. Ainsi, la théorie de Lewis explique quelles sont les présuppositions qu'il est légitime d'entretenir dans les attributions de connaissance. Ces attributions sont les énoncés de type « S sait que P ». On verra que cela prend la forme d'une théorie contextualiste des possibilités d'erreur pertinentes.

Ce travail vise ensuite à situer la thèse de Lewis dans la littérature sur le contextualisme épistémique, c'est-à-dire en général, l'idée selon laquelle le contexte de conversation joue un rôle dans la détermination de la valeur de vérité d'une attribution de connaissance. Nous verrons que les solutions contextualistes au problème sceptique peuvent avoir des résultats significativement différents.

Enfin, ce travail présentera des critiques importantes sur *Elusive Knowledge*. Elles prendront la forme d'un retour sur la manière dont Lewis conçoit le problème du scepticisme et celui de l'élimination des possibilités d'erreur.

Mots clés : épistémologie, attributions de connaissance, scepticisme, David Lewis, contextualisme

ABSTRACT

This thesis is a critical analysis of David Lewis's contextualist solution to the skeptical problem. The skeptical problem, for Lewis, is a problem of relevant possibilities of error : given that we cannot rule out various skeptical hypotheses, it seems that knowledge is impossible.

The first chapter introduces Lewis's solution to skepticism. We'll see that his aim is to account for the plausibility of the skeptical argument, while at the same time to protect some of our intuitions concerning knowledge. To that end, Lewis's solution points to the specific possibilities which can be properly ignored in our knowledge attributions. Knowledge attributions are sentences like « S knows that P. » We'll see that this explanation takes the form of a contextualist theory about relevant possibilities of error.

The second chapter's task is to locate Lewis's theory within the literature on epistemic contextualism. Epistemic contextualism, in general, is the claim that the truth value of knowledge attributions is strongly determined by the context of the conversation. But, as this chapter should emphasize, several solutions to skepticism may share the « contextualist » label, while yielding significantly different results.

The final chapter will address some important objections to *Elusive Knowledge*. They are related to the reasons why, according to Lewis, skepticism is a genuine problem for epistemology; on the other hand, they question the notion of elimination of error possibilities.

Key words : Epistemology, skepticism, knowledge attributions, David Lewis, contextualism

Table des matières

Introduction	7
Chapitre 1 : La solution de Lewis au scepticisme en épistémologie.	10
1.1 Introduction du chapitre 1	10
1.2 Le problème sceptique	10
1.2.1 Attributions de connaissance et scepticisme	10
1.2.2 Scepticisme cartésien.....	11
1.3 La solution de Lewis au problème sceptique	13
1.3.1 <i>Elusive Knowledge</i> et scepticisme cartésien	13
1.3.2 Les sept règles	17
1.3.3 Diagnostic de Lewis sur le scepticisme	22
1.4 Clôture épistémique	23
1.5 Conclusion du chapitre 1	25
Chapitre 2 : La solution de Lewis par rapport au reste de la littérature	
contextualiste.....	28
2.1 Introduction du chapitre 2	28
2.2 La solution contextualiste de <i>Scorekeeping in a Language Game</i>	29
2.2.1 Score conversationnel et scepticisme	30
2.3 La solution contextualiste de Fred Dretske.....	37
2.4 La solution contextualiste de Keith DeRose	41
2.5 Conclusion du chapitre 2	46

Chapitre 3 : Les critiques de <i>Elusive Knowledge</i>	48
3.1 Introduction du chapitre 3	48
3.2 Critique de Michael Williams	49
3.2.1 Scepticisme intéressant ou trivial	50
3.2.2 Scepticisme pyrrhonien.....	51
3.2.3 Lewis est-il externaliste?.....	54
3.2.4 Scepticisme cartésien.....	56
3.2.5 Mauvais diagnostic sur le scepticisme.....	58
3.2.6 Cohen et la clause <i>ad hoc</i> sur la règle de la Ressemblance.....	60
3.3 Connaissances gratuites	62
3.4 Indices manqués	63
3.5 Conclusion du chapitre 3	66
Conclusion	68
Ouverture	70
Bibliographie	72

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier Aude Bandini pour la direction de ce mémoire. Durant ce travail, elle a toujours été disponible pour répondre à mes questions ou pour lire les multiples prototypes de ce mémoire. C'est aussi grâce à ses encouragements que j'ai participé à un concours de bourse que j'ai gagné. À ce sujet, je remercie le Groupe de recherche interuniversitaire sur la normativité (GRIN) pour cette bourse qui m'a rendu la vie plus facile.

Durant ce mémoire, j'ai également eu la chance d'avoir le soutien inconditionnel de mes parents. Merci à mon père pour le soutien et l'inspiration. Je remercie aussi ma mère pour tous ses conseils avisés qui ont contribué significativement à la qualité de ce mémoire.

Introduction

L'objectif de ce mémoire est de proposer une analyse critique de la thèse de David Lewis présentée dans *Elusive Knowledge* (Lewis 1996). Plus précisément, ce travail s'intéresse à la solution que Lewis fournit au problème du scepticisme en épistémologie. En règle générale, le scepticisme en épistémologie est la thèse selon laquelle personne ne sait rien. On verra que Lewis est en partie d'accord avec cette thèse bien qu'il soutient que dans plusieurs contextes de conversations, la thèse sceptique est fautive. Il s'agit en fait du résultat d'une théorie contextualiste des attributions de connaissance. Cela signifie que la valeur de vérité des attributions de connaissance varie en fonction du contexte de conversation. Une attribution de connaissance est une phrase qui attribue une connaissance à un sujet. Cela prend la forme générale suivante : « S sait que P », où S est un sujet et P une proposition. Par exemple, on peut penser à la phrase « je sais que j'ai des mains ». La thèse sceptique implique donc que les phrases de type « S sait que P » ne sont jamais vraies. Selon Lewis, il est effectivement correct de considérer que dans certains contextes de conversation, aucune attribution de connaissance n'est vraie.

L'objectif du premier chapitre est d'expliquer en quoi consiste le problème sceptique, puis la solution que lui apporte Lewis. D'abord, nous présenterons l'argument grâce auquel le sceptique menace au moins à première vue d'invalider toutes les attributions de connaissance. Ensuite, nous présenterons la solution contextualiste originale que Lewis a élaborée pour surmonter le défi du scepticisme.

Le deuxième chapitre a pour but de situer la thèse de *Elusive Knowledge* dans la littérature sur le contextualisme épistémique. Cela permettra de comprendre en quel sens précis la théorie de Lewis est contextualiste, en la confrontant à d'autres approches importantes qui se réclament également du contextualisme. La première de ces approches a en fait été élaborée par Lewis lui-même dans un article antérieur : *Scorekeeping in a Language Game* (Lewis 1979). Cette thèse peut être considérée comme l'ancêtre de *Elusive Knowledge* : Lewis y présentait déjà une solution contextualiste au problème sceptique. Nous verrons alors que malgré des différences importantes dans l'approche du problème,

les résultats auxquels ils aboutissent sont similaires. La deuxième théorie contextualiste qui sera comparée à celle de Lewis a été proposée par Fred Dretske (Dretske 1981). Le point de ressemblance entre les deux est une conception de la connaissance en termes d'élimination de possibilités d'erreur pertinente. Toutefois, on verra qu'ils sont en désaccord au sujet de ce qui constitue ou non une possibilité d'erreur pertinente. La dernière théorie que l'on comparera avec celle de Lewis est due à Keith DeRose (DeRose 2018). On verra que DeRose est parvenu à des résultats similaires à ceux d'*Elusive Knowledge*, tout en utilisant une approche différente, bien qu'également contextualiste.

Le dernier chapitre clôt la discussion sur une critique de la théorie de Lewis dans *Elusive Knowledge*. La critique se présente en trois parties. La première présentera la critique de Michael Williams. D'une part, cette critique reproche à Lewis de traiter d'une forme triviale de scepticisme. D'autre part, Williams soutient que même si l'on s'intéresse à cette forme triviale de scepticisme, Lewis ne parvient pas à la surmonter à cause de défauts importants dans sa théorie. Enfin, nous abordons deux critiques qui se ressemblent sur un point : si l'on suit la théorie de Lewis, il existerait des contextes de conversation autorisant des attributions de connaissance « trop faciles ». Dans ces contextes, la valeur de vérité des attributions de connaissance ne correspond pas à nos intuitions. La première de ces critiques est partagée par Schaffer (2015) et Lihoreau (2008) et concerne en particulier la notion de « possibilité d'erreur pertinente ». La seconde est celle de Schaffer (2005) où il montre l'insuffisance de la notion « d'élimination de possibilité » dans *Elusive Knowledge*.

Chapitre 1 : La solution de Lewis au scepticisme en épistémologie

1.1 Introduction du chapitre 1

L'objectif de ce chapitre est d'abord d'introduire les notions importantes en lien avec notre problème. La première tâche sera donc d'expliquer ce qu'est le scepticisme en épistémologie et comment Lewis aborde ce problème. Ensuite, la discussion passera à une présentation de la solution au scepticisme que Lewis a présentée dans *Elusive Knowledge*. Enfin, le chapitre se terminera sur une discussion autour de la « clotûre épistémique », qui est une notion déterminante dans la résolution du problème sceptique.

1.2 Le problème sceptique

1.2.1 Attributions de connaissance et scepticisme

Dans *Elusive Knowledge*, David Lewis élabore une théorie sur les attributions de connaissance. Les attributions de connaissance sont les phrases du type « S sait que P ». Par exemple, on peut penser aux phrases « je savais qu'ils allaient gagner » ou encore « il sait que l'oiseau est un canari ».

Les attributions de connaissance doivent être théorisées, car elles font l'objet de problèmes importants en épistémologie, notamment le problème sceptique. Le problème sceptique est, en règle générale, la proposition selon laquelle personne ne sait rien ou presque. Ainsi, toutes les attributions de connaissances, même les plus intuitives, seraient fausses. Par exemple, un sceptique peut refuser de m'accorder que je sais que j'ai des

main, même s'il me semble évident que j'en aie. Lorsque je prononcerais la phrase « je sais que j'ai des mains », le sceptique me dirait que ce que je dis est faux. La discussion semble donc être celle des conditions de vérité des attributions de connaissances : le sceptique a-t-il raison de dire qu'aucune attribution de connaissance ne peut être vraie?

1.2.2 Scepticisme cartésien

La conclusion sceptique, selon laquelle personne ne sait rien ou presque, peut résulter d'une multitude de raisonnements très différents. Lewis s'intéresse à une forme de scepticisme en particulier. Il s'agit du scepticisme cartésien, en particulier dans sa forme retravaillée par Peter Unger (Unger 1978). Le scepticisme cartésien prend son origine dans les *Méditations Métaphysiques* de Descartes, où l'une des tâches de ce dernier est de séparer ses connaissances de ses simples croyances. Ainsi, il se propose de faire table rase de toutes ses « connaissances dubitables ». Autrement dit, si une prétendue connaissance peut être mise en doute, elle est maintenant vue comme une simple croyance. Le problème sceptique survient lorsque Descartes découvre une possibilité d'erreur qui concerne presque tout ce que l'on croyait savoir. Cette possibilité d'erreur est celle du malin génie : il est possible que toute mon expérience perceptive et tous mes souvenirs ne soient qu'une tromperie créée par un malin génie. S'il m'est impossible d'éliminer cette possibilité, il semble que plusieurs de mes connaissances sont menacées : comment puis-je savoir que j'ai des mains, si je ne peux pas éliminer la possibilité que je sois manipulé par un malin génie? Or il est difficile de trouver un argument satisfaisant pour prouver avec certitude que je ne suis pas dans une telle situation.

L'hypothèse sceptique dans les *Méditations* prend donc la forme du malin génie. Il existe d'autres variantes au scepticisme cartésien, notamment l'hypothèse selon laquelle je suis un cerveau dans une cuve manipulée par un scientifique fou qui me fait vivre une vie virtuelle. Ces deux hypothèses sont équivalentes face à notre problème; dans les deux cas, il s'agit de possibilités d'erreurs non éliminées qui menacent une grande quantité de nos connaissances. La possibilité du cerveau dans la cuve est donc également une forme de

scepticisme cartésien. Ces possibilités semblent jeter un doute sur toutes mes croyances au sujet du monde extérieur, par exemple que j'aie des mains ou qu'il existe des oiseaux. Si je suis un cerveau dans une cuve, je ne connais peut-être rien sur le monde extérieur. Et comme on le verra plus tard, pour certains philosophes comme Lewis et Unger, si je ne sais *peut-être* rien sur le monde extérieur, alors il semble qu'effectivement je ne sais rien sur le monde extérieur. Keith DeRose caractérise le scepticisme cartésien par l'argument de l'ignorance (*Argument from Ignorance*), et il le schématise comme suit (DeRose 2018, p.1) :

Prémisse 1 : Je ne sais pas si l'hypothèse sceptique est réalisée. Par exemple, je ne sais pas si je suis un cerveau dans une cuve.

Prémisse 2 : Si je ne sais pas si l'hypothèse sceptique est réalisée, alors je ne sais rien sur le monde extérieur. Par exemple, si je ne sais pas si je suis un cerveau dans une cuve, comment puis-je savoir que j'ai des mains?

Conclusion sceptique : Je ne sais rien sur le monde extérieur.

Il s'agit d'un argument plausible et fort. L'argument est plausible, car ses prémisses le sont, et ces dernières semblent effectivement impliquer la conclusion. La première prémisse est plausible, car c'est vrai qu'il est difficile d'offrir un argument pour prouver que je ne suis pas la victime d'un des scénarios sceptiques. Par exemple, comment puis-je démontrer que je ne suis pas un cerveau dans une cuve? La seconde prémisse est plausible aussi : comment puis-je simultanément savoir que j'ai des mains et ne pas savoir si je suis un cerveau dans une cuve (donc, sans mains)?¹ L'argument est donc plausible, mais il est aussi fort, dans le sens où la conclusion est inacceptable pour la plupart d'entre nous. Comment peut-on accepter la conclusion selon laquelle *personne* ne sait rien?

¹ Notons au passage que cette seconde prémisse sera toutefois remise en question et fera l'objet d'une portion importante de ce travail.

1.3 La solution de Lewis au problème sceptique

1.3.1 *Elusive Knowledge* et scepticisme cartésien

L'une des tâches principales de *Elusive Knowledge* est de rendre compte de ce type de scepticisme. En fait, Lewis semble vouloir rendre compte du malaise causé par cet argument. Comme on vient de le voir, l'argument sceptique est plausible, mais inacceptable : Lewis croit savoir plusieurs choses. Cela lui semble évident : c'est un « fait mooréen », dit-il (Lewis 1996, p.549). En effet, G.E. Moore a offert un argument populaire pour rejeter l'hypothèse sceptique. Moore a renversé l'argument contre le sceptique : je sais que j'ai des mains et cela implique que je ne suis pas trompé par un malin génie (Moore 1959, p.246-247). Schématisons l'argument :

Prémisse 1' : Je sais plusieurs choses sur le monde extérieur.

Prémisse 2' : Si je sais plusieurs choses sur le monde extérieur, alors je sais que les hypothèses sceptiques sont fausses (par exemple que je sois trompé par un malin génie).

Conclusion « réaliste » : je sais que les hypothèses sceptiques sont fausses.

Toutefois, Lewis n'est pas à l'aise avec l'idée de simplement ignorer l'hypothèse sceptique. Lewis veut, comme Moore, rendre compte de l'usage ordinaire du concept « connaissance ». Ainsi, il ne veut pas accepter la conclusion sceptique, selon laquelle personne ne sait rien ou presque. S'il ne veut pas accepter la conclusion, il est pourtant intéressé par le raisonnement sceptique. Il croit, comme Unger, que la connaissance doit être infaillible : « To speak of fallible knowledge, of knowledge despite uneliminated possibilities of error, just *sounds* contradictory » (Lewis 1996, p.549). Comment Moore peut-il dire qu'il sait qu'il a des mains sans d'abord éliminer l'hypothèse sceptique? La certitude de Moore penche plus vers le sens commun, mais cela n'est pas une réfutation satisfaisante du scepticisme ni pour Lewis ni pour Unger. Unger voit l'argument de Moore comme le dogmatisme du sens commun (Unger 1978, p.24-25), car à ses yeux les

hypothèses sceptiques sont des possibilités d'erreur qu'il faut éliminer. Moore aurait simplement ignoré ces possibilités pour arriver à la conclusion désirée, d'où l'accusation de dogmatisme.

L'intuition infaillibiliste de Lewis est donc inspirée d'Unger (Lewis 1996, p.551). Celui-ci soutient que la connaissance implique la certitude absolue (Unger 1978, p.83-87). Or la certitude implique la totale absence de doute (Unger 1978, p.63-65), sans quoi le mot « certitude » est mal employé. La contribution d'Unger au scepticisme cartésien est entre autres d'avoir montré que l'intuition infaillibiliste peut trouver des appuis dans le langage ordinaire.

Unger est un véritable sceptique dans le sens qu'il soutient vraiment que personne ne sait rien. Cependant, il ne soutient pas par-là que l'on devrait réviser notre manière d'utiliser le terme « connaissance » dans tous les contextes. Selon lui, le concept de « connaissance » a une signification stricte et la manière dont on l'utilise nous conduit en fait toujours à dire des choses fausses. Cependant, dans plusieurs contextes, on peut utiliser le mot « connaissance », comme d'autres termes dont la définition est stricte, de manière relâchée mais néanmoins acceptable. On utilise en effet souvent les mots pour des raisons pragmatiques : des phrases fausses peuvent être acceptables en vue de la satisfaction de nos intérêts.

Prenons l'exemple d'Unger, soit l'adjectif « plan » (*flat*). Une surface est plane si et seulement si elle ne présente aucune irrégularité ni courbure. Ainsi, si je cherche une surface *vraiment* plane, j'aurai extrêmement de difficultés à en trouver une. En effet, si l'on regarde une table de très près (avec un microscope, au besoin), on y trouvera une grande quantité d'irrégularités. Donc, une table, même si elle est bien construite, n'est probablement pas une surface *vraiment* plane. Toutefois, la phrase « cette table est une surface plane » demeure acceptable dans plusieurs contextes. Elle l'est si, par exemple, on recherche une surface pour y déposer un ordinateur portable. Elle peut en revanche être considérée comme inacceptable dès que nos standards de précision augmentent. Par exemple, dans le cadre d'une expérience scientifique, nos tables de cuisine sont probablement trop loin d'être des surfaces planes pour être utilisées. L'idée de standard renvoie ici au respect plus ou moins strict de la signification des mots. C'est l'idée selon

laquelle il existe des contextes où les standards de conversation nous permettent d'utiliser les mots approximativement. C'est ainsi que l'on va dire que ma table de cuisine est une surface plane : les standards relâchés permettent d'ignorer toutes les irrégularités sur sa surface. Mais quand les standards augmentent, ces irrégularités sont prises en compte et l'on conclut que la table n'est pas vraiment plane. Un autre exemple serait « la France est un hexagone ». Cette phrase sera acceptable dans plusieurs contextes, mais pas dans tous, car la France n'est pas littéralement un hexagone.

Cependant, Unger ne croit pas que la signification de l'adjectif « plan » varie avec les contextes de conversation (Unger 1978, p.52). Selon lui, il n'existe qu'une seule définition de ce concept, mais que les circonstances de son usage peuvent conduire à en dépasser les limites strictes. C'est d'ailleurs cette définition stricte qui permet de comprendre l'usage du mot. Lorsqu'on dit que la table de la cuisine est une surface plane, ce que l'on dit vraiment est qu'elle est suffisamment proche d'être plane pour satisfaire nos intérêts du moment. « Cette table est une surface plane » peut à la fois être une phrase acceptable et une phrase fausse. Il semble que c'est sur ce point que Lewis se séparera d'Unger. Dans *Elusive Knowledge*, il soutient plutôt que c'est la signification elle-même de certains termes, comme « plan » et « connaissance », qui varie effectivement avec le contexte de conversation. Autrement dit, la valeur de vérité d'une attribution de connaissance varie en fonction du contexte de conversation. Il y aurait des contextes de conversations légitimement plus « permissifs » que d'autres en ce qui concerne les attributions de connaissances. Nous reviendrons sur ce point bientôt, puisque c'est par ce moyen que Lewis résout le problème sceptique.

Ce que l'adjectif « plan » a en commun avec les concepts « connaissance » et « certitude » est qu'ils sont des termes qu'Unger désigne comme étant absolus (Unger 1978, p.87). Un terme absolu est un terme qui n'accepte pas de degrés. Par exemple, une surface est plane ou non. Parler d'une surface en la qualifiant d'« un peu plane » ou de « très plane » serait un abus de langage. Si quelqu'un dit qu'une surface est « très plane », ce qu'il dit vraiment est que la surface est très *proche* d'être plane. Les termes absolus s'opposent aux termes relatifs, qui eux acceptent des degrés. Par exemple, « bosselé » est

un terme relatif. Une surface peut être plus ou moins bosselée, alors qu'elle ne peut pas être plus ou moins plane.

Unger propose alors que plusieurs termes épistémiques comme « connaissance », « savoir » et « certitude » sont des termes absolus. On est certain ou non de quelque chose : la certitude n'accepte pas de degrés. Autrement dit, la certitude absolue est la seule sorte de certitude qui existe. Le qualificatif « absolu » n'agit en fait que pour mettre l'accent sur la vraie signification du mot. La phrase « je suis certain que j'ai des mains, mais j'en serais encore plus certain que j'ai des mains si je pouvais éliminer les hypothèses sceptiques » indique qu'en réalité je suis *proche* d'être certain que j'ai des mains. Dans la mesure où personne ne peut éliminer l'hypothèse sceptique, cela implique que personne n'est vraiment certain de rien du tout. Ainsi, Unger conclut que personne ne sait rien du tout.

Voilà le point de départ de Lewis. C'est pourquoi il définit la connaissance comme suit : S sait que P ssi les données probantes (perception et mémoire) de S éliminent *toutes* les possibilités dans lesquelles P est faux (Lewis 1996, p.551). La différence avec Unger est que Lewis insiste sur le caractère contextuel de cette définition. Dans la définition, le quantificateur « tout » est limité à certains domaines d'application (Lewis 1996, p.553). « Tous les verres sont vides; il nous faut une autre tournée! » Cette phrase peut être vraie même si elle ne concerne qu'un petit groupe de personne. Il n'y a peut-être aucun moment où tous les verres sont vides sur Terre. Mais la phrase « tous les verres sont vides » peut être vraie. Le quantificateur « tout » est limité à certains domaines, en fonction du contexte de conversation.

Avec cette idée en tête, reprenons la définition de la connaissance selon Lewis : S sait que P ssi les données probantes de S éliminent toutes les possibilités dans lesquelles non-P. Si la leçon précédente sur le quantificateur « tout » est juste, les données probantes de S n'ont pas à éliminer absolument toutes les possibilités dans lesquelles non-P; certaines seront simplement ignorées. Évidemment, on ne peut pas ignorer n'importe quelles possibilités à notre guise. On peut ignorer légitimement ou non une possibilité d'erreur. Cela permet d'aborder la question suivante : qu'est-ce qui rend une possibilité d'erreur pertinente? Par exemple, la possibilité que je sois un cerveau dans une cuve est-elle une possibilité d'erreur pertinente? Est-ce une possibilité que je dois éliminer pour savoir, par

exemple, que j'ai des mains? Si tel n'était pas le cas, on pourrait simplement l'ignorer sans être irrationnel ou dogmatique. Autrement dit, il serait légitime pour nous de présupposer que ces hypothèses sceptiques sont fausses. Unger semble penser que l'hypothèse sceptique est toujours pertinente.

Quelles sont donc les possibilités d'erreur pertinentes, et celles au contraire que nous pouvons ignorer? Une partie importante de *Elusive Knowledge* est consacrée à répondre à cette question en offrant sept règles pour encadrer la légitimité de nos présuppositions. Ce qui les motive semble être la volonté de rendre compte de l'usage ordinaire des attributions de connaissances. Les règles semblent donc avoir à la fois un rôle descriptif et normatif à remplir. Elles sont descriptives, dans le sens où elles doivent rendre compte de l'usage que l'on fait des attributions de connaissance. De plus, elles ont un rôle normatif, dans le sens qu'elles visent à encadrer cet usage par des exigences épistémiques raisonnables. Pour utiliser l'image de Lewis, l'objectif est de naviguer entre le « rocher faillibiliste et le tourbillon sceptique » (Lewis 1996, p.550). Le rocher faillibiliste représente l'usage populaire des attributions de connaissances, lesquelles nous invite à ignorer les hypothèses sceptiques.

1.3.2 Les sept règles

La première règle est la règle d'Actualité : la possibilité actuelle n'est jamais légitimement ignorée (Lewis 1996, p.554). Les mots « actualité » et « actuel » sont dans ce travail utilisés dans leur sens anglophone (*actuality, actual*). L'épistémologie de Lewis se dit modale. Cela signifie que c'est une réflexion en termes de « mondes possibles ». Parmi tous les mondes possibles, il y a le monde actuel, c'est-à-dire le monde dans lequel nous existons.

Dès lors, la règle d'Actualité nous dit que nous ne pouvons jamais ignorer la possibilité actuelle. Cela permet de comprendre la place de la vérité dans le concept « connaissance ». Si je ne peux jamais légitimement ignorer la possibilité actuelle, alors je ne peux jamais légitimement ignorer la vérité. Cela implique que je ne peux jamais savoir

quelque chose de faux. Il s'agit d'une idée importante en épistémologie, où la connaissance est traditionnellement définie comme étant une croyance vraie et justifiée. Cela implique que l'attribution de connaissance « S sait que P » est vraie seulement si la proposition P est vraie. Au contraire, la phrase « S croit que P » peut être vraie même si la proposition P est fausse.

Dans une critique, Michael Williams a remarqué que, d'une certaine manière, cette règle laisse en suspens le problème sceptique. Comment puis-je savoir que la possibilité sceptique n'est pas la possibilité actuelle (Williams 2001, p.18)? Dans la mesure où l'on ne peut pas faire cette distinction, je ne saurai jamais quel est ce monde actuel que je ne dois jamais ignorer. Si le monde actuel est effectivement le monde du malin génie, alors il n'existe aucun contexte de conversation « permissif » où il peut être ignoré légitimement.

Mais cela ne laisse le problème en suspens que d'une certaine manière. L'intérêt du problème sceptique n'est pas vraiment de mettre en lumière notre incapacité à réfuter les hypothèses sceptiques. Cela serait là en quelque sorte une observation triviale, dans la mesure où ces possibilités sceptiques sont conçues précisément pour être impossibles à éliminer. L'intérêt du problème est plutôt d'étudier la portée épistémique des hypothèses sceptiques : constituent-elles des possibilités d'erreur légitimes pour les attributions de connaissance? Est-il faux que « je sais que j'ai des mains », seulement parce que je ne peux pas éliminer les diverses possibilités sceptiques? C'est à cette question que Lewis répond avec les sept règles : la règle d'Actualité, que nous venons d'aborder et les six autres règles qui font l'objet des lignes suivantes.

La seconde règle est la règle de la Croyance, qui stipule que toute possibilité que le sujet croit ou doit croire ne peut pas être ignorée (Lewis 1996, p.555). Cette règle empêche un sujet de savoir P s'il croit ou doit croire que non-P.

Cette règle représente la place que Lewis donne à la croyance dans sa théorie des attributions de connaissance. Contrairement à la conception traditionnelle selon laquelle les connaissances sont des croyances vraies et justifiées, les connaissances ne sont pas nécessairement des croyances pour Lewis. Par exemple, un étudiant avec une mauvaise estime de lui-même peut *connaître* les réponses à un examen, même s'il se croit ignorant. Cet exemple sera discuté avec plus de détails dans l'exposé de la prochaine règle. Selon

Lewis, pour que l'attribution de connaissance « S sait que P » soit vraie, S n'a pas besoin de croire que P, mais il ne doit pas croire que non-P.

La troisième règle est la règle de la Ressemblance. Si une possibilité n'est pas légitimement ignorée, alors toute possibilité qui lui ressemble n'est pas non plus légitimement ignorée (autrement dit, elle est pertinente). Pour que cette règle s'applique, la première possibilité doit être pertinente en vertu d'une autre règle que celle de la Ressemblance. Sinon, toutes les possibilités pourraient se ressembler (Lewis 1996, p.556).

Cette règle est très puissante puisqu'elle permet de comprendre le problème de la loterie et les cas Gettier (Lewis 1996, p.556-559). Le problème de la loterie est le suivant : plus une loterie est difficile à gagner, plus je suis justifié de croire que je vais perdre. Si j'ai une chance sur un milliard de gagner et que je perds, je peux me sentir justifié de dire « je savais que j'allais perdre ». Or, il semble impossible de connaître à l'avance les résultats d'un tirage qui n'est pas truqué.

Voici la solution apportée par la règle de la Ressemblance : il y a une possibilité que je ne peux pas ignorer, et c'est l'actualité (règle d'Actualité). Dans le monde actuel, quelqu'un va gagner la loterie. En vertu de mes données probantes, la possibilité que ce soit moi qui gagne ressemble à la possibilité que ce soit n'importe qui d'autre. Puisque la possibilité que je sois le gagnant ressemble à l'actualité, je ne peux pas ignorer la possibilité que je gagne. Puisqu'avant le tirage je ne peux pas éliminer cette possibilité, il m'est à ce moment impossible de savoir que je vais perdre. Donc même si j'ai une chance sur un milliard de gagner, je ne sais pas que je vais perdre.

Les cas Gettier sont des contre-exemples à la conception traditionnelle selon laquelle toute connaissance est une croyance vraie et justifiée (Gettier 1963). Les cas Gettier mettent toujours en scène un sujet qui a une croyance vraie, mais seulement accidentellement justifiée. Par exemple, imaginons une horloge brisée. L'horloge brisée donne la bonne heure deux fois par jour (supposons à 4h39). Supposons ensuite qu'un sujet chanceux regarde l'horloge à exactement 4h39 : à ce moment, il acquiert une croyance vraie et justifiée. Toutefois, puisque sa croyance vraie est seulement accidentellement justifiée, nous avons l'intuition que ce sujet ne *sait* pas réellement qu'il est 4h39.

Voici le traitement des cas Gettier avec la règle de la Ressemblance. Dans les cas Gettier, il y a toujours une possibilité d'erreur qui ressemble à l'actualité. Reprenons l'exemple de l'horloge brisée. L'actualité est que le sujet regarde une horloge brisée, même s'il ne le sait pas, et qu'il acquiert ainsi par chance la croyance vraie qu'il est 4h39. Cette possibilité (l'actualité) ressemble à celle où le sujet regarde l'horloge brisée, mais cette fois-ci à 4h22. En vertu de la règle de la Ressemblance, le sujet ne peut donc pas ignorer la possibilité qu'il soit véritablement 4h22. Cette règle nous empêche donc de savoir l'heure en regardant des horloges brisées. Mais de manière plus générale, la règle semble offrir un traitement des cas Gettier.

La règle offre toutefois une porte d'entrée au scepticisme. La possibilité sceptique ressemble parfaitement à l'actualité sur un point saillant : les données probantes du sujet. Les hypothèses sceptiques sont même pensées en vue de cette ressemblance. Par données probantes, Lewis entend l'expérience perceptive et la mémoire (Lewis 1996, p.553). Donc, on comprend que dans le monde possible où je suis effectivement victime d'un scénario sceptique, mes perceptions et ma mémoire ne me seraient d'aucune utilité pour prouver que je ne suis pas dans une telle situation. Par exemple, si j'étais victime du malin génie, il veillerait à ce que tout me semble normal. C'est en ce sens que « l'actualité » et la possibilité sceptique se ressemblent. Il semble donc qu'à cause de la règle de la Ressemblance, la possibilité sceptique ne soit jamais légitimement ignorée.

Cela est inacceptable pour Lewis : le projet de *Elusive Knowledge* est de protéger les « connaissances de sens commun ». Il introduit à cet effet une clause *ad hoc* : la règle de la Ressemblance ne s'applique pas à la possibilité sceptique. Cette clause est justifiée par « le bon sens et la fonction des attributions de connaissances » (Lewis 1996, p.556-557). Évidemment, cette clause fera l'objet de critiques, notamment celle de Michael Williams dont nous discuterons dans le chapitre 3.

Les trois règles précédentes ont en commun qu'elles sont contraignantes en ce qui concerne ce qu'il est légitime de présupposer ou non. Par exemple, la règle de la Croyance nous empêche d'ignorer les croyances du sujet. Les trois prochaines règles, au contraire, nous expliquent quelles sont les présuppositions qu'il nous est légitime d'entretenir au sujet de nos attributions de connaissance. Ces règles visent à s'assurer que l'usage ordinaire du

terme « connaissance » soit respecté. Chacune de ces règles tente de rendre compte de notre disposition à présupposer certaines choses dans nos attributions de connaissances. Ces règles sont les règles de la Fiabilité, de la Méthode et du Conservatisme (Lewis 1996, p.558-559). Chacune de ces règles nous permet, dans une certaine mesure, de présupposer certaines choses. La règle de la Fiabilité nous permet de présupposer que nos sens sont fiables. La règle de la Méthode nous permet de présupposer de la validité de certaines méthodes d'inférences conventionnelles. La règle du Conservatisme, quant à elle, nous permet d'entretenir les présuppositions communément entretenues. Cela dit, rappelons que chacune de ces règles est valide seulement dans une certaine mesure. Or cette mesure consiste au fait de ne pas être contestée par une autre règle. Par exemple, la règle de la Fiabilité peut être annulée par la règle d'Actualité : si je suis effectivement en train d'halluciner, il n'est pas légitime pour moi de présupposer que mes sens sont fiables.

La dernière règle ressemble plutôt aux trois premières en ce sens qu'elle restreint ce qu'il est légitime de présupposer. Il s'agit de la règle d'Attention. Cette dernière empêche que l'on ignore les possibilités auxquelles on porte attention (Lewis 1996, p.559). C'est en majeure partie à cause de cette règle que l'épistémologie de Lewis est dite contextualiste. En effet, c'est le contexte de conversation qui détermine à quelle possibilité d'erreur l'on porte attention. Or, selon Lewis, porter attention à une possibilité d'erreur la rend automatiquement pertinente.

Il est important de préciser qu'il s'agit ici des possibilités auxquelles portent attention les attributeurs et non les sujets d'une attribution de connaissance (Lewis 1996, p.561). Les attributeurs sont ceux qui discutent des connaissances des sujets. Dans ce travail, nous sommes les attributeurs, puisque nous discutons des connaissances d'autrui. Parfois, nous sommes les attributeurs et les sujets : cela arrive lorsque nous discutons de ce que nous savons. La clause *sotto voce* nous permet d'ignorer certaines possibilités quand vient le temps d'attribuer une connaissance à S. Elle concerne donc les attributeurs et non les sujets. Nous portons en ce moment attention aux possibilités sceptiques, alors il n'est pas légitime pour nous de les ignorer (en vertu de la règle d'Attention). Cela signifie que dans ce contexte de conversation, pour que S sache que P, les données probantes de S doivent éliminer toutes les possibilités dans lesquelles non-P, notamment celles auxquelles

nous portons attention en ce moment, c'est-à-dire les scénarios sceptiques. Puisque cela est impossible, nous sommes dans un contexte où aucune attribution de connaissance n'est vraie. Dans un tel contexte de conversation, la leçon du scepticisme est correcte. La discussion sur la règle d'Attention se poursuit dans la prochaine section, puisqu'elle est une notion fondamentale pour le diagnostic de Lewis sur le scepticisme.

1.3.3 Diagnostic de Lewis sur le scepticisme

Dans le cadre d'une conversation sur le scepticisme, on porte attention à une multitude de possibilités d'erreurs. Ces possibilités, comme celle du malin génie, deviennent ainsi pertinentes en vertu de la règle d'Attention. En effet, pour savoir que j'ai des mains, je dois pouvoir éliminer toutes les possibilités d'erreurs auxquelles je porte attention. D'une certaine manière, Unger avait donc raison de dire que personne ne sait rien. La contribution de Lewis consiste cependant à cloisonner la conclusion sceptique dans certains contextes de conversations, d'où son caractère « diagnostique » : elle explique comment l'argument de l'ignorance est plausible, bien que sa conclusion soit inacceptable.

Dans la plupart des contextes de conversation, aucun attributeur ne porte attention aux hypothèses sceptiques. Dans ces contextes, leurs présuppositions sont légitimes : ils savent plusieurs choses, contrairement à ce que soutient le sceptique. C'est pourquoi on a l'intuition que la conclusion sceptique est inacceptable. Mais aussitôt qu'un participant amènerait l'attention des autres sur une hypothèse sceptique, ils perdraient toutes leurs connaissances automatiquement. En effet, comme nous l'avons dit plus tôt, Lewis a aussi des intuitions infaillibilistes : S sait que P ssi les données probantes de S éliminent *toutes* les possibilités dans lesquelles non-P. C'est pourquoi les possibilités sceptiques doivent être éliminées par les données probantes de S pour qu'il sache quoi que ce soit. C'est ainsi que l'épistémologie détruit la connaissance:

« The epistemology we've just been doing (...), soon became an investigation of the ignoring of possibilities. But to investigate the ignoring of them was *ipso facto* not to ignore them. (...) This is how knowledge is elusive. » (Lewis 1996, p.559-560)

Puisqu'il s'agit ici d'un texte portant sur le scepticisme, il est théoriquement impossible même d'envisager ces contextes où l'on ne porte pas attention au scepticisme. Nous portons en ce moment attention aux hypothèses sceptiques, alors il nous est impossible de penser à un contexte où quelqu'un sait quoi que ce soit. Moore savait-il qu'il avait des mains? Non, car il n'a pas éliminé les possibilités sceptiques.

On peut faire comme si Moore savait qu'il avait des mains en imaginant un contexte où aucun des attributeurs ne porte attention aux possibilités sceptiques. On ne peut toutefois pas feindre que son argument contre le scepticisme soit valide. La prémisse selon laquelle on sait plusieurs choses sur le monde extérieur est vraie seulement dans certains contextes de conversation précis. La conclusion selon laquelle on sait que les hypothèses sceptiques ne sont pas réalisées est fautive dans tous les contextes, car la prononcer équivaut à porter attention à la possibilité d'erreur en question. La leçon n'est toutefois pas un scepticisme comme celui d'Unger, qui suggère que personne ne sait rien. En effet, la théorie de Lewis permet que dans plusieurs contextes, les gens sachent plusieurs des choses que le sceptique les accusait d'ignorer.

L'argument sceptique et l'argument mooréen ont donc chacun une part de la vérité sans qu'aucun des deux ne parvienne à la bonne conclusion. Les deux arguments échouent en fait à cause d'un usage illégitime de ce que l'on appelle la clôture épistémique. La clôture épistémique est le principe logique derrière la seconde prémisse de l'argument de l'ignorance. L'argument mooréen n'étant qu'un renversement de l'argument de l'ignorance, tous deux sont concernés par le problème de la clôture épistémique.

1.4 Clôture épistémique

La clôture épistémique est le principe logique selon lequel la connaissance est close sous l'implication logique. Autrement dit, c'est le principe intuitif selon lequel si S sait que P et que P implique Q, alors S sait que Q.

L'argument sceptique et l'argument de Moore reposent tous deux sur ce principe logique. Cependant, dans *Epistemic Operators*, Dretske soutient que la connaissance n'est pas totalement close sous l'implication logique (Dretske, 1970). Ainsi, même si S sait que P et que P implique Q, il n'est pas certain que S sait que Q.

Dans cet article, Dretske analyse la connaissance en tant qu'opérateur propositionnel. Les opérateurs propositionnels agissent sur des propositions pour en générer des nouvelles. Prenons par exemple la proposition P. Cette proposition peut être préfixée par une multitude d'opérateurs, tels que les suivants : il est possible que P, il est nécessaire que P, il est étrange que P, S sait que P, etc...

Certains de ces opérateurs sont dits pénétrants et d'autres semi-pénétrants. Un opérateur est pénétrant s'il « pénètre » toutes les implications logiques d'une proposition. Un de ces opérateurs est « il est possible que ». Si une proposition est préfixée par « il est possible que », toutes ses implications logiques seront préfixées par « il est possible que ». Prenons par exemple la proposition « je suis un cerveau dans une cuve ». « Je suis un cerveau dans une cuve » implique « je n'ai pas de mains ». Puisque « il est possible que » est un opérateur pénétrant, « il est possible que je sois un cerveau dans une cuve » implique « il est possible que je n'aie pas de mains ».

D'autres opérateurs sont seulement semi-pénétrants. Cela signifie qu'ils ne pénètrent pas toutes les implications logiques d'une proposition. Un exemple serait l'opérateur « il est étrange que ». Prenons la proposition suivante : Frank a gagné tous les tirages. Cette proposition implique entre autres que Frank a gagné le premier tirage. Toutefois, bien qu'il soit étrange que Frank ait gagné tous les tirages, il n'y a rien d'étrange dans le fait qu'il ait gagné le premier tirage. Ce qui est étrange, c'est la conjonction de toutes les victoires de Frank, et non l'une de ses victoires en particulier.

Selon Dretske, les opérateurs épistémiques tels que « S sait que » seraient semi-pénétrants. Les implications pénétrées sont limitées à un ensemble que Dretske appelle les possibilités d'erreurs pertinentes (*relevant alternatives*) (Dretske 1970, p.1022). Les autres possibilités d'erreurs ne sont pas touchées par l'opérateur. Prenons l'exemple classique de Dretske, soit celui des zèbres au zoo. « L'animal dans l'enclos est un zèbre » implique

« L'animal dans l'enclos n'est ni un cheval, ni un chien, ni une peluche, ni un mulet habilement peint pour avoir l'air d'un zèbre, etc. »

Supposons que « S sait que l'animal est un zèbre ». Cela implique effectivement que « S sait que l'animal n'est pas un cheval ni un chien ». Ces possibilités d'erreurs sont dites pertinentes, car il serait absurde de dire que S sait que l'animal est un zèbre si S ne peut pas distinguer un zèbre d'un chien. D'autres possibilités d'erreurs sont non pertinentes et ne sont donc pas pénétrées par l'opérateur « S sait que ». Par exemple, « S sait que l'animal est un zèbre », même si « S ne sait pas si l'animal est un mulet habilement peint ». Dans ce cas particulier, la connaissance n'est pas close sous l'implication logique.

Selon Dretske, l'idée que la connaissance est close sous l'implication logique est la source de l'erreur qui affecte à la fois l'argument sceptique et le renversement de Moore. En effet, chacun d'eux présuppose que la connaissance est close sous l'implication logique. « J'ai des mains » implique effectivement « Je ne suis pas un cerveau dans une cuve ». Toutefois, « je sais que j'ai des mains » n'implique pas « je sais que je ne suis pas un cerveau dans une cuve ». L'argument sceptique a le même problème : « je ne sais pas si je suis un cerveau dans une cuve » n'implique pas que « je ne sais pas si j'ai des mains ».

Lewis n'emprunte cependant pas cette piste. Pour lui, la clôture épistémique est valide lorsqu'elle est bien utilisée. En l'occurrence, elle est valide lorsqu'elle opère dans un seul contexte de conversation. La prémisse « je sais que j'ai des mains » est vraie seulement dans un contexte où l'on ne porte pas attention aux hypothèses sceptiques. On ne peut donc pas l'utiliser pour dire que l'hypothèse sceptique est fausse. La prémisse « je ne sais pas si les hypothèses sceptiques sont fausses » ne peut pas être utilisée pour dire qu'il n'existe pas des contextes de conversation où l'on sait beaucoup de choses.

1.5 Conclusion du chapitre 1

Ce chapitre a d'abord permis de comprendre quel est l'argument sceptique que Lewis se propose de réfuter. Nous avons vu qu'il s'agit du scepticisme cartésien,

notamment dans sa forme retravaillée par Unger. Ce scepticisme prend la forme suivante : puisque toute attribution de connaissance comporte son lot de possibilités d'erreur non éliminé, aucune de ces attributions ne peut être vraie. Ce raisonnement épouse une intuition infaillibiliste : la connaissance exige l'élimination de toutes les possibilités d'erreur. Le problème pour Lewis est qu'il partage cette intuition infaillibiliste, mais qu'il refuse d'accepter la conclusion sceptique. En effet, selon lui, une théorie adéquate doit rendre compte de l'usage que l'on fait de nos attributions de connaissance. Or cet usage suggère qu'il est légitime d'ignorer plusieurs possibilités d'erreur quand vient le temps d'attribuer une connaissance. Autrement dit, il laisse entendre que la connaissance est faillible : elle n'exige pas l'élimination de toutes les possibilités d'erreur. Cette thèse est également inacceptable pour Lewis. La tâche de *Elusive Knowledge* est donc de « naviguer entre le rocher faillibiliste et le tourbillon sceptique ».

Pour y parvenir, Lewis soutient que la connaissance est effectivement infaillible, mais que certains contextes de conversation permettent légitimement d'ignorer certaines possibilités d'erreur. Ainsi, la valeur de vérité d'une attribution de connaissance varie en fonction de facteurs contextuels. C'est pourquoi la solution de Lewis est contextualiste : la conclusion sceptique est vraie dans certains contextes, mais fausse dans d'autres. Plus précisément, elle est vraie dans les contextes de conversation où l'on discute des possibilités sceptiques, et fausse dans les contextes où ces possibilités sont ignorées.

Nous avons terminé ce chapitre avec une discussion sur la position de Lewis au sujet d'une notion importante : la clôture épistémique. Nous avons vu que la clôture épistémique est le principe logique selon lequel si S sait que P et que P implique Q, alors S sait que Q. C'est ce principe qui rend possible l'argument sceptique et sa réfutation : la deuxième prémisse de l'argument de l'ignorance n'est qu'une application de la clôture épistémique. Lewis soutient à ce sujet que la clôture épistémique est valide seulement lorsqu'elle opère au sein d'un même contexte de conversation. C'est pourquoi l'argument sceptique est faux : c'est seulement dans certains contextes de conversation que toutes les attributions de connaissance sont fausses. Il est donc illégitime pour le sceptique d'en conclure que les attributions de connaissance sont toujours fausses.

La discussion sur la clôture épistémique a permis de faire un lien avec la thèse de Dretske à ce sujet. Dretske conclut lui aussi que le sceptique utilise mal la clôture épistémique. Mais la raison est différente pour Dretske. Selon lui, dans la plupart des contextes, les scénarios sceptiques ne sont pas des possibilités d'erreur pertinentes pour les attributions de connaissance. Ainsi, même si je ne sais pas si je suis un cerveau dans une cuve, cela n'implique pas je ne sais pas que j'ai des mains. Cela est un résultat différent de celui de Lewis, pour lequel aucune attribution de connaissance n'est vraie quand les possibilités sceptiques sont l'objet d'attention.

Maintenant que la solution de Lewis au problème sceptique a été présentée, le prochain chapitre aura pour tâche de situer *Elusive Knowledge* dans la littérature sur le contextualisme épistémique. Cela nous permettra de comprendre plus précisément en quel sens la théorie de Lewis est contextualiste.

Chapitre 2 : La solution de Lewis par rapport au reste de la littérature contextualiste

2.1 Introduction du chapitre 2

L'objectif de ce chapitre est de situer *Elusive Knowledge* dans la littérature portant sur le contextualisme épistémique. Le contextualisme épistémique, en général, est l'idée selon laquelle la valeur de vérité des attributions de connaissance varie en fonction du contexte de conversation. Ainsi, les attributions de connaissances ne concerneraient pas seulement un sujet et une proposition donnée, mais aussi un contexte de conversation. C'est une approche qui est populaire notamment en raison de son potentiel pour surmonter le problème du scepticisme. En effet, la vertu du contextualisme est habituellement de protéger ce que l'on croit intuitivement savoir, tout en rendant compte de la plausibilité de l'argument sceptique. Ce chapitre devrait nous aider à comprendre en quel sens *Elusive Knowledge* est une théorie contextualiste.

La première tâche à laquelle nous devons nous atteler afin de situer *Elusive Knowledge* au sein du courant du contextualisme épistémique est de le comparer à son ancêtre : *Scorekeeping in a Language Game* (Lewis 1979). En effet, Lewis avait déjà offert un traitement contextualiste intéressant du problème sceptique dans *Scorekeeping*. Toutefois, *Elusive Knowledge* est revenu sur le problème avec beaucoup plus de détails, et avec un nouveau vocabulaire. Il serait donc pertinent de comparer les deux textes, pour voir si la position de Lewis a changé avec le temps.

La deuxième tâche sera de confronter *Elusive Knowledge* à la solution contextualiste proposée par Fred Dretske présentée dans *The Pragmatic Dimension of Knowledge* (Dretske, 1981). Cette comparaison est pertinente pour au moins deux raisons. D'une part, Dretske est lui aussi un contextualiste, mais comme on le verra, les résultats auxquels il parvient sont différents. D'autre part, Dretske est un représentant de la théorie

des possibilités d'erreur pertinentes (*relevant alternatives*), une approche qui a explicitement inspiré *Elusive Knowledge* (Lewis 1996, 554).

La dernière tâche que l'on accomplira sera de comparer Lewis à un autre des grands représentants du contextualisme épistémique : Keith DeRose, en particulier son texte *Solving the Skeptical Problem* (DeRose 2018). Cela nous permettra de montrer comment deux théories contextualistes peuvent parvenir à des conclusions similaires, mais en suivant des démarches très différentes. Cela nous permettra de mieux saisir la spécificité du contextualisme de Lewis.

2.2 La solution contextualiste de *Scorekeeping in a Language Game*

Le contextualisme défendu dans *Elusive Knowledge* a d'abord été esquissé dans un article antérieur, *Scorekeeping in a Language Game*. Dans ce texte, Lewis montre que les conditions d'acceptabilité d'un énoncé sont déterminées par les contextes de conversations. Le traitement contextualiste du scepticisme y est présenté en exemple. Il s'agit d'une version beaucoup moins détaillée que celle qui sera proposée dans *Elusive Knowledge*, avec possiblement une lecture plus proche du scepticisme. En effet, nous comparerons les deux thèses sur cette question : les attributions de connaissances ordinaires sont-elles vraies ou seulement acceptables? Cela nous permettra d'élaborer une critique comparative : la thèse de *Elusive Knowledge* est plus efficace pour soutenir sa position anti-sceptique. En effet, nous proposerons qu'une lecture de *Scorekeeping* suggère que les attributions de connaissances sont seulement acceptables, une thèse compatible avec celle que « personne ne sait rien, bien qu'il soit acceptable de faire comme si l'on savait des choses ».

En effet, *Scorekeeping* s'intéresse aux conditions d'acceptabilité d'un énoncé, ce qui est différent des conditions de *vérité* de cet énoncé. L'acceptabilité est une notion vague dans *Scorekeeping*, mais on sait qu'il s'agit d'un concept plus large que celui de « vérité ». En effet, Lewis distingue trois aspects de l'acceptabilité, en mentionnant qu'il pourrait y en avoir beaucoup plus. Ces trois aspects sont la vérité, la non-trivialité et l'assertion justifiée (*warranted assertion*) (Lewis 1979, p.349).

Quand Lewis soutient que la vérité est l'une des composantes de l'acceptabilité, il veut dire qu'un énoncé faux peut encore être acceptable. Prenons par exemple l'énoncé « la France est un hexagone » : selon des standards rigoureux, cet énoncé est faux. Cependant, l'énoncé reste acceptable, puisqu'on comprend ce qu'il signifie.

La non-trivialité est une autre composante de l'acceptabilité. Un énoncé vrai peut être inacceptable puisqu'il est trivial : « it's not worth saying » (Lewis 1971, p.339). Cette composante permet de distinguer clairement l'acceptabilité de la vérité. Par exemple, l'énoncé « les enfants de Fred dorment et Fred a des enfants » peut être vrai, mais il est inacceptable, car l'énoncé « les enfants de Fred dorment » implique déjà la présupposition que « Fred a des enfants ». « Fred a des enfants » est donc un complément trivial dans la phrase, puisqu'il n'y ajoute aucun contenu d'information. Au contraire, l'énoncé équivalent « Fred a des enfants et ils dorment tous » pourrait être acceptable.

L'assertion justifiée (*warranted assertion*) est la dernière composante de l'acceptabilité présentée par Lewis. Certaines phrases vraies sont inacceptables parce que l'on n'est pas justifié (*warranted*) de les dire. Lewis donne l'exemple suivant : « le chat est sorti du carton ». Cet énoncé est acceptable seulement lorsqu'il est prononcé par ceux qui sont justifiés (*warranted*) de le prononcer. Si je regarde mon chat et que je le vois hors du carton, il est acceptable pour moi de dire « le chat est sorti du carton ». À l'inverse, il est inacceptable pour moi de dire « le chat des Cresswell est sorti du carton » si l'affirmation n'est pas justifiée (*warranted*), et ceci même si cet énoncé se trouvait à être vrai (Lewis 1971, p.349).

2.2.1 Score conversationnel et scepticisme

Scorekeeping s'ouvre sur une analogie entre le fonctionnement du langage et celui du baseball. Le point de ressemblance est le suivant : comme au baseball, il y aurait un « score conversationnel ». Le score au baseball est composé d'un ensemble de facteurs : le nombre b de balles, le nombre de p prises, la manche m , les points de l'équipe locale p_i , les points de l'équipe invitée p_j etc. Notons alors que contrairement à un certain usage, le score

n'est donc pas uniquement p_1 et p_i : le score représente un ensemble d'entités abstraites qui caractérisent le jeu sur le terrain. Et un jeu est acceptable ou non en fonction de sa contribution à faire évoluer le score d'une certaine manière. Par exemple, un jeu est acceptable pour un membre de l'équipe invitée s'il contribue à garder la valeur de p_i grande et celle de p_1 petite.

Les conversations ont elles aussi un « score conversationnel ». Ce score est un ensemble d'entités abstraites qui caractérisent le contexte de conversation, et Lewis n'en mentionne que quelques-unes. Dans les lignes qui suivent, nous allons présenter certaines de ces composantes. Ces dernières caractérisent le contexte de conversation, comme le score au baseball caractérise le jeu sur le terrain. Aussi, comme au baseball, il y a des comportements acceptables et d'autres, inacceptables. Au baseball, un jeu est acceptable s'il tend à faire évoluer le score d'une certaine manière. Dans le « jeu de langage », les énoncés sont acceptables s'ils sont soit vrais, soit non triviaux, soit justifiés (*warranted*). Cela ne signifie pas que toutes les conversations sont comme des sports de compétition où les différents partis essaieraient de « gagner » la conversation. L'analogie avec le baseball vise plutôt à mettre en lumière le caractère contextuel de la valeur d'acceptabilité d'un énoncé. En effet, l'acceptabilité d'un comportement au baseball est déterminée par le score (le contexte du comportement). De manière similaire, l'acceptabilité d'un énoncé dépend en partie du score conversationnel (le contexte de conversation).

L'une des différences entre le langage et le baseball est que le score conversationnel peut s'accommoder au « jeu de langage », alors que le score au baseball ne s'accommode pas pour rendre un comportement acceptable. Il s'agit d'une tendance que Lewis caractérise par la règle d'Accommodation, qui consiste à dire que, dans une certaine mesure, le score conversationnel s'accommode pour rendre les phrases acceptables :

« His behavior would be correct play if there were four balls rather than three. That's just too bad – his behavior does not at all make it the case that there are four balls and his behavior *is* correct. (...) Language games are different. (...) conversational score does tend to evolve in such a way as is required in order to make whatever occurs count as correct play. » (Lewis 1979, p.346-347, italiques originaux).

Parmi les composantes du score, Lewis donne quelques exemples qui concernent l'épistémologie et en particulier, le problème sceptique. La présentation de ces exemples

permettra de mieux comprendre la notion de « score conversationnel » et de voir des exemples d'application de la règle d'Accommodation.

La première de ces composantes est la présupposition. Les présuppositions font partie du score conversationnel. Certaines phrases nécessitent en effet des présuppositions pour être acceptables. Par exemple, « je sais que j'ai des mains » présuppose « je sais que je ne suis pas un cerveau dans une cuve ».

Donc, si je prononce la phrase « je sais que j'ai des mains », la règle d'Accommodation accommode le score conversationnel pour y faire apparaître la présupposition « je sais que je ne suis pas un cerveau dans une cuve ». Toutefois, la règle est annulée si quelqu'un remet en question la présupposition. Ainsi, la règle d'Accommodation fait apparaître les présuppositions nécessaires à la conversation dans la mesure où personne ne les conteste. Par exemple, l'énoncé « je sais que j'ai des mains » fait apparaître la présupposition « je sais que je ne suis pas un cerveau dans une cuve », dans la mesure où personne ne s'y objecte en avançant : « faux! tu pourrais être un cerveau dans une cuve ». À cette étape de la réflexion, soulignons que cette discussion sur les présuppositions sera plus tard l'objet principal de *Elusive Knowledge*. En effet, on peut résumer l'objectif de *Elusive Knowledge* par la question suivante : quelles sont les présuppositions qu'il nous est légitime d'entretenir dans nos attributions de connaissance?

La seconde composante du score qui devrait nous intéresser est le degré d'imprécision (*vagueness*) avec laquelle il nous est permis d'utiliser notre vocabulaire pour tenir un discours acceptable. D'ailleurs, *Scorekeeping* se présente déjà comme une analyse du scepticisme d'Unger, et Lewis y suggère que ce dernier augmente les standards de précision qu'il faut satisfaire pour utiliser correctement les termes absolus. Rappelons que pour Unger, le scepticisme est la conséquence de sa conception infaillibiliste de la connaissance. En effet, pour Unger, la connaissance implique la certitude absolue; or les possibilités sceptiques nous empêchent d'être absolument certains de quoi que ce soit. Dans ce texte, Lewis exprime clairement son accord avec Unger au sujet des termes absolus : certains termes n'admettent pas de degrés, tels que l'adjectif « plan » et le terme « certitude » (Lewis 1979, p.353).

Toutefois, le degré d'imprécision (*vagueness*) avec lequel il nous est permis d'utiliser ces termes dépend du contexte de conversation. La phrase « cette route est plane » est acceptable dans plusieurs contextes. Dans ces contextes, des standards plus relâchés encadrent le respect de la signification de l'adjectif « plan ». Ainsi, selon ces standards, les bosses et les fissures sur la route sont, pour utiliser le vocabulaire de *Elusive Knowledge*, légitimement ignorées : « Under the [unraised] standards the bumps on the pavement were too small to be relevant (...) to the question whether the pavement is flat (...) » (Lewis 1979, p.353) Ainsi, la table est une surface plane, puisqu'elle ne comporte aucune bosse ou irrégularité *pertinentes*. Lorsqu'Unger répondrait que « non, car ce bureau est une surface plus plane », la règle d'Accommodation augmenterait les standards de précisions pour rendre l'affirmation d'Unger acceptable. Ainsi, les petites bosses et irrégularités ne peuvent plus être ignorées, sans quoi l'affirmation d'Unger serait fausse. C'est en ce sens qu'il augmente les standards de précision en ce qui concerne l'usage des termes absolus. Dans certains contextes, les standards permettent d'être moins précis, dans le sens où les fissures et les bosses sur une route sont légitimement ignorées quand on affirme que la route est une surface plane. Augmenter les standards pourrait consister à être plus précis en ce qui concerne le respect de la définition stricte de l'adjectif « plan ». Concrètement, cela consisterait à prendre en considération des irrégularités de plus en plus petites quand viendrait le temps d'évaluer si une surface est plane. Toutefois, que les standards soient relâchés ou exigeants, « plan » veut dire la même chose : la totale absence d'irrégularité et de courbures. La seule différence est ce que l'on va considérer comme l'une de ces irrégularités ou courbures. L'adjectif « plan » reste donc un concept absolu, bien que son application soit influencée par les standards mis en place par le contexte de conversation (le score conversationnel). Le traitement du problème sceptique est similaire : plusieurs attributions de connaissances sont acceptables dans leur contexte respectif. Unger augmenterait les standards en évoquant des possibilités sceptiques. Dans ce cas, augmenter les standards veut dire agrandir l'ensemble des possibilités d'erreur pertinentes.

Ce qui est intéressant est la discussion sur la vraie application des termes absolus. Lewis refuse que les standards élevés d'Unger soient les *vrais* standards d'applications des termes absolus (Lewis 1979, p.353 et 355) :

« (...) « You might be the victim of a deceiving demon ». Thereby [the sceptic] brings into consideration possibilities hitherto ignored, else what he says would be false. The boundary [between relevant and ignored possibilities] shifts outward so that what he says is true. Once the boundary is shifted, the commonsensical epistemologist must concede defeat. And yet he was not in any way wrong when he laid claim to infallible knowledge. What he said was true with respect to the score as it then was. » (Lewis 1979, p.355)

Voilà la solution de *Scorekeeping* au problème sceptique. On voit que le résultat est identique à celui de *Elusive Knowledge* : la vérité du scepticisme est « cloisonnée » dans les contextes de conversations « exigeants » pour protéger la vérité des attributions de connaissance de la vie de tous les jours. Toutefois, la présentation de la solution a pris une forme différente. Nous pensons que *Elusive Knowledge* est plus précis : les sept règles de la présupposition légitimes de *Elusive Knowledge* (présentées dans le chapitre 1) semblent être des occurrences de la règle d'Accommodation. Parmi les sept règles, trois légitimaient nos présuppositions, et quatre les limitaient. Les trois règles permissives sont les règles de Fiabilité, de Méthode et de Conservatisme. Si l'on fait une comparaison, ces trois règles rendent compte de la capacité de la règle d'Accommodation de générer les présuppositions nécessaires aux attributions de connaissance. Si l'on poursuit la comparaison, les quatre règles restrictives (Actualité, Croissance, Ressemblance et Attention) sont équivalentes à la capacité de la règle d'Accommodation de limiter nos présuppositions. Par exemple, la règle d'Attention nous empêche de présupposer que les possibilités sceptiques ne sont pas réalisées quand elles sont l'objet de la discussion. La règle d'Attention vise peut-être aussi à rendre compte de l'une des inquiétudes de Lewis dans *Scorekeeping* : pourquoi les standards ont-ils plus tendance à être élevés que rabaissés?

« For some reason, I know not what, the boundary [between relevant and ignored possibilities] shifts outward if what is said requires it, but does not so readily shift inward if what is said requires that. » (Lewis 1979, p.355)

La règle d'Attention semble offrir une solution : si les standards ont moins tendance à être rabaissés par les attributions de connaissance, c'est parce que les possibilités d'erreur n'ont pas tendance à être ignorées dans une conversation sur le scepticisme.

Maintenant, nous aimerions poursuivre avec la présentation de ce qui nous semble être un problème dans *Scorekeeping*. En effet, Lewis y propose que les standards relâchés permettent des phrases suffisamment vraies (*true enough*), et non *simplement* vraies (Lewis

1979, p.352). Par exemple, l'énoncé « la France est un hexagone » est suffisamment vrai (*true enough*), même si vraiment, il est faux. « Suffisamment vrai » (*true enough*) est l'idée que l'énoncé est vrai dans un ensemble suffisamment grand de standards. Or, les sceptiques comme Unger ne contestent pas cela. Unger reconnaît que certains facteurs contextuels permettent d'utiliser le terme sans respecter sa stricte définition. Par exemple, même si la connaissance était impossible, on comprend que si l'on est appelé à faire un témoignage assermenté, il pourrait être acceptable pour nous de soutenir que l'on sait des choses. En raison de la gravité de ce contexte, il faudra toutefois prendre des précautions supplémentaires (augmenter les standards) pour s'assurer que l'on soit le plus près possible de savoir ce que l'on prétend savoir. À l'inverse, dans des contextes plus relâchés, les standards sont beaucoup plus faciles à satisfaire. Par exemple, dans les standards « quotidiens », « savoir que p » signifie souvent simplement avoir une croyance vraie avec une justification (probante ou non). Cela ne signifie pas que la définition de « connaissance » varie avec le contexte de conversation. Cela suggère plutôt que des facteurs contextuels (par exemple, nos intérêts) permettent de dire des choses fausses mais acceptables:

« The contexts make it clear enough what is wanted and, thus, what is or is not an appropriate thing there to say. There is no reason to suppose that the meaning of « know » changes from the (...) courtroom to the living room and back again(...) Without noting something else, then, we have no powerful reason for dismissing the thesis of scepticism. Noting the smooth functioning of the « terms of knowledge », even across many varied contexts, gives us no such reason. » (Unger 1978, p.53)

Pour conclure cette section, nous proposons la critique suivante : il semble que *Scorekeeping* ne développait pas vraiment une critique d'Unger, mais plutôt une extension. Ainsi, Lewis entreprendrait la tâche d'expliquer comment les termes absolus peuvent être faussement employés, mais de manière acceptable dans le langage ordinaire, un phénomène qu'Unger n'a pas ignoré. En effet, nous avons tendance à penser que les énoncés « suffisamment vrais » (*true enough*) sont seulement acceptables et non vrais. S'ils sont plus que seulement acceptables, pourquoi ne pas simplement dire qu'ils sont vrais? « Suffisamment vrai » semble impliquer « suffisamment proche d'être vrai ». Notons toutefois que Lewis essayait de réfuter explicitement l'argument d'Unger (Lewis 1979, p.355). Il semble donc que *Elusive Knowledge* soit plus clair et efficace sur ce point : les

gens savent des choses et les tables sont planes. Ces phrases sont vraies, et non simplement acceptables.

Cela conclut la présentation de la solution contextualiste de *Scorekeeping* au problème sceptique. Cette présentation nous a permis de comparer cette thèse à celle de *Elusive Knowledge* pour voir s'il y a une différence importante. On a vu que malgré des différences de présentation, les solutions sont équivalentes. L'une de ces différences de présentation est le vocabulaire utilisé. Par exemple, les règles qui encadrent les présuppositions légitimes ne sont pas formulées de la même manière. Une autre différence que l'on a remarquée est le sujet des textes : *Scorekeeping* parle des conditions d'acceptabilité d'un énoncé et *Elusive Knowledge* parle des conditions de vérité d'une attribution de connaissance. Nous avons émis la critique que cela a permis à *Elusive Knowledge* d'être plus précis et efficace dans l'énonciation de sa position anti-sceptique. En effet, même si la motivation était la même dans *Scorekeeping*, nous avons suggéré que ce texte laisse planer une ambiguïté quant à la réponse à cette question : le sceptique a-t-il tort de dire que les attributions de connaissance peuvent être acceptables, mais sont toutes fausses?

La prochaine section présente une autre solution contextualiste qui doit être comparée à celle de *Elusive Knowledge*. En effet, *Elusive Knowledge* a été inspiré par une autre théorie contextualiste, soit celle de Dretske (Dretske 1970 et 1981). Le point de contact est entre autres l'approche des « possibilités d'erreur pertinentes » (*relevant alternatives*). Elles sont donc toutes les deux une réflexion sur la légitimité de nos présuppositions. On verra que malgré ces points en commun, les deux théories n'aboutissent pas aux mêmes résultats. La comparaison contribuera à mettre en lumière la manière dont l'étiquette « solution contextualiste au problème sceptique » englobe une diversité de solutions significativement différentes. Par exemple, on verra que la théorie de Dretske nous permet d'avoir plus facilement des présuppositions légitimes que celle de Lewis.

2.3 La solution contextualiste de Fred Dretske

L'une des ressemblances entre Dretske et Lewis est leur point de départ : tous deux partent du scepticisme cartésien d'Unger (Dretske 1981, p.366). Dretske et Lewis sont d'accord avec Unger au sujet de la connaissance en tant que concept absolu : elle n'admet pas de degrés. La connaissance consiste à éliminer toutes les possibilités d'erreurs. Sur ce point, Lewis, Dretske et Unger sont tous les trois d'accord. Par ailleurs, Lewis et Dretske se ressemblent en esquivant la conclusion sceptique d'Unger.

Tout comme Lewis, Dretske croit que la connaissance est un concept absolu, mais avec un usage relatif au contexte de conversation. C'est en ce sens que Dretske est lui aussi un contextualiste. D'ailleurs, certains des exemples de concepts absolus d'Unger sont discutés par Dretske pour montrer qu'ils ont en fait un usage qui varie en fonction du contexte de conversation. Pour Dretske, les concepts absolus représentent des situations comme étant complètement dépourvus d'un certain type de choses. Or, selon lui, ce qui va compter que l'une de ces choses dépend du contexte de conversation.

Un exemple est l'adjectif « vide » : une chose est vide si et seulement si elle ne contient aucun objet. Or, ce qui va compter comme un de ces objets va dépendre du contexte de conversation. D'abord, on doit prendre en considération quelle est cette chose que l'on veut qualifier de vide. Par exemple, comparons les phrases « mes poches sont vides » et « l'université est vide ». La phrase « l'université est vide » est peut-être vraie, même si l'université est pleine de choses : tableaux, craies, chaises, etc. Habituellement, les tableaux et les craies ne comptent pas quand on se demande si l'université est vide. Mais si l'on parle de poches de pantalon, elles ne peuvent pas être vides si elles contiennent qu'un seul morceau de craie. Ensuite, on doit prendre en considération les intérêts de ceux qui discutent de cette chose qu'ils veulent ou non qualifier de vide. Pour le concierge, l'université est vide, car il pourra faire son travail en paix. Mais pour un cambrioleur, l'université n'est pas vide, car elle est remplie de choses qu'il veut cambrioler (Dretske 1981, p.366).

Cet exemple suggère que ce concept (le vide) est « relativement absolu » (*relationally absolute*). Absolu, car il n'implique pas de degrés : une chose est vide ou non. Relatif, car son application est relative à un contexte de conversation. (Dretske 1981, p.366-367)

Ces considérations suggèrent qu'il doit y avoir quelque chose de contextuel dans l'usage des concepts absolus. Le concept « connaissance » ne serait pas une exception à cet usage : il semble que la connaissance consiste effectivement à éliminer toutes les possibilités d'erreur pertinentes, tandis que pour leur part les possibilités non pertinentes seraient simplement ignorées. Sur ce point, Lewis et Dretske défendent la même position : tous deux veulent conserver une conception absolue de la connaissance, tout en rendant compte de l'usage que l'on fait de ce concept. En effet, ils soutiennent qu'Unger n'a pas considéré l'aspect contextuel de la connaissance. Certes, Unger reconnaissait que l'usage populaire était relatif au contexte, mais il considérait cet usage comme faux, bien qu'utile. La solution de Lewis et Dretske au scepticisme est que les possibilités sceptiques ne sont pas toujours pertinentes, et que quand elles ne le sont pas, plusieurs attributions de connaissances sont vraies, contrairement à ce qu'a suggéré Unger.

Comme on l'a vu dans le chapitre 1, Dretske avait déjà préparé cette discussion dans *Epistemic Operators* (Dretske 1970), où il soutenait que la connaissance n'est pas totalement close sous l'implication logique. On a vu que l'opérateur « S sait que... » pénètre seulement les possibilités d'erreur pertinentes (*relevant alternatives*) pour une proposition donnée. Le travail de *Pragmatic Dimension of Knowledge* (Dretske 1981) semble être de préciser quelles sont ces possibilités d'erreur. Qu'est-ce qui, en effet, rend une possibilité d'erreur pertinente? Il y a plusieurs facteurs contextuels à considérer pour le déterminer.

Premièrement, on peut mentionner le phénomène de l'emphase. Celui-ci permet, selon Dretske, de sélectionner un ensemble de possibilités d'erreur pertinentes (Dretske 1981, p.373). Notons que le phénomène d'emphase peut prendre la forme de l'italique à l'écrit ou du ton de voix à l'oral. Par exemple, selon Dretske, la phrase « S sait que *Alex* a vendu son ordinateur à Clyde » n'est pas la même que la phrase « S sait que Alex a *vendu* son ordinateur à Clyde ». La première phrase met l'accent sur *Alex*, et ainsi concentre les possibilités d'erreur sur les scénarios où ce ne serait pas *Alex* qui aurait réalisé la

transaction. Cette première phrase implique ainsi que S a des données probantes pour éliminer la possibilité que ce soit Albert, et non Alex, qui aurait fait la transaction. La première phrase n'implique pas que S a des données probantes pour éliminer la possibilité qu'Alex ait vendu l'ordinateur à quelqu'un d'autre que Clyde. Elle n'implique pas non plus que S a des données probantes pour éliminer la possibilité qu'Alex ait, à la place, simplement prêté l'ordinateur à Clyde; tout cela est tenu pour acquis. C'est la seconde phrase, dans laquelle l'accent est mis sur *vendre*, qui implique que S sait que l'ordinateur a été vendu et non simplement prêté. Cependant, la seconde phrase n'implique pas que S sait que c'est Alex et non Albert qui a fait la transaction; cela est tenu pour acquis. Autrement dit, le phénomène d'emphase sélectionne un ensemble de possibilités d'erreur pertinentes. Comme on l'a vu dans le chapitre 1, Dretske soutient que je peux savoir que j'ai des mains même si je ne peux pas éliminer les possibilités sceptiques. Toutefois, peut-être que dans une conversation épistémologique, l'accent que l'on mettra sur « savoir » et « connaissance » sélectionnera un nouvel ensemble de possibilités d'erreurs pertinentes. Cet ensemble pourrait inclure les hypothèses sceptiques.

Deuxièmement, le choix des mots que l'on utilise permet aussi de déterminer quelles sont les possibilités d'erreurs pertinentes (Dretske 1981, p.373-374). « Je sais que ta soeur me trouve drôle » implique que je tiens pour acquis que c'est vraiment ta soeur qui me trouve drôle. « Je sais que la personne qui me trouvait drôle est ta soeur » implique effectivement que je sais que cette personne est ta soeur.

Troisièmement, la manière dont une attribution de connaissance est formulée implique un ensemble de présuppositions (Dretske 1981, p.374-375). « J'ai vu que mes pneus étaient crevés » implique que je présuppose que mes perceptions visuelles sont fiables, que je ne suis pas en train de rêver, etc. La fiabilité du médium par lequel on acquiert une prétendue connaissance est habituellement tenue pour acquise. Cela rappelle les règles de Fiabilité, de Méthode et de Conservatisme de *Elusive Knowledge* : ces règles illustrent en effet nos tendances à présupposer la fiabilité de nos sens, la validité de certaines méthodes d'inférence ou encore la vérité des croyances de sens communs.

Quatrièmement et enfin, le monde objectif autour de nous (le contexte) joue lui aussi un rôle dans la détermination de la pertinence d'une possibilité d'erreur (Dretske

1981, p.377). Pour reprendre l'exemple du chapitre 1, la possibilité que l'animal dans la cage des zèbres ne soit en fait qu'un mulet habilement peint dépend de la question suivante : est-ce que cette possibilité est réelle (*possibilities that actually exist*)? Par là, Dretske semble faire une distinction entre les possibilités réelles et les possibilités logiques. C'est une possibilité logique que je sois un cerveau dans une cuve, mais il n'est pas certain qu'il s'agisse d'une possibilité réelle dans notre monde objectif. La possibilité que l'animal soit un mulet habilement peint est-elle pertinente? La réponse dépend de ces facteurs contextuels : ce zoo a-t-il une mauvaise réputation? Les responsables de ce zoo sont-ils disposés à réaliser une telle escroquerie? L'ont-ils déjà fait dans le passé? Peut-on vraiment déguiser un mulet de la sorte? Ce sont les réponses à ce genre de question qui vont déterminer si la possibilité que l'animal soit un mulet peint est pertinente ou non.

Cette analyse permet à Dretske de répondre au problème des possibilités d'erreur gratuites. Par possibilités d'erreurs gratuites, j'entends les possibilités d'erreurs qui n'ont aucune raison d'être envisagées. Par exemple, je peux dire à quelqu'un que je ne connais pas : « peut-être que tes parents t'ont adopté, même s'ils t'ont dit le contraire et qu'ils te ressemblent beaucoup ». Ces possibilités d'erreurs gratuites sont clairement endossées par Lewis dans *Elusive Knowledge*. En effet, dans ce texte, toutes possibilités d'erreur auxquelles l'on porte attention sont pertinentes en vertu de la règle d'Attention. Cela offre une porte d'entrée au scepticisme : il est en effet toujours possible d'imaginer des possibilités d'erreur.

Le problème avec la solution de Dretske est que l'on ne sait pas quelles possibilités d'erreur sont « objectivement réelles ». Certains exemples sont plutôt évidents, comme celui que l'on comprend qu'il est objectivement impossible que j'aie une longue vie de 500 ans. Mais d'autres cas sont plus difficiles à trancher : on ne sait pas si les hypothèses sceptiques (par exemple que je sois un cerveau dans une cuve) sont des possibilités « objectivement réelles ». Cela a pour fâcheuse conséquence qu'au final, on ne sache pas si ces possibilités sont pertinentes ou non. Autrement dit, on ne sait pas si le sceptique a raison ou tort d'infirmes les attributions de connaissance ordinaires.

Nous concluons cette section en présentant une synthèse des points de convergences et de divergences entre les deux théories. Lewis et Dretske ont une approche

similaire, dans la mesure où ils répondent au scepticisme avec des théories contextualistes des possibilités d'erreur pertinentes. Malgré cette ressemblance, leurs résultats sont significativement différents. Si l'on suit la théorie de Dretske, il est difficile d'imaginer un contexte de conversation où les possibilités sceptiques seront des possibilités d'erreur pertinentes. Au contraire, si l'on suit Lewis, il est plutôt difficile d'imaginer des contextes où ces possibilités peuvent être ignorées. C'est en ce sens que ces deux théories contextualistes des possibilités d'erreur pertinentes ont des résultats significativement différents. La prochaine section clôt ce chapitre sur une dernière théorie contextualiste des attributions de connaissance, celle de Keith DeRose (DeRose 2018). L'intérêt de la comparaison est cette fois de montrer comment deux approches différentes peuvent aboutir à des résultats contextualistes équivalents. En effet, DeRose et Lewis ont une approche différente dans la mesure où DeRose n'entreprend pas la tâche de résoudre la question de la pertinence des hypothèses sceptiques. Comme nous l'expliquerons en détail en peu plus loin, l'approche de DeRose est plutôt inspirée par la notion de « croyance sensible » développée par Robert Nozick (1981). Malgré cette différence importante, on verra que Lewis et DeRose ont des résultats très similaires au problème sceptique. Il sera donc intéressant de voir comment deux solutions contextualistes au problème sceptique avec des résultats aussi similaires peuvent venir d'approches aussi différentes.

2.4 La solution contextualiste de Keith DeRose

Si l'on se donne la tâche de situer Lewis dans la littérature portant sur le contextualisme épistémique, la comparaison avec Keith DeRose est incontournable. En effet, grâce à son texte *Solving the Skeptical Problem* (DeRose 2018), DeRose est l'un des principaux représentants du contextualisme épistémique. Puisque les deux solutions ont des résultats similaires, il est intéressant de les comparer ici.

L'objectif et la motivation semblent être les mêmes pour DeRose et Lewis : tous deux veulent rendre compte de la force de persuasion de l'argument sceptique, tout en veillant à ce que l'on ne perde pas complètement contact avec l'usage « ordinaire » des

attributions de connaissance. En effet, pour Derose et Lewis, malgré la force de persuasion de l'argument sceptique, on ne peut accepter qu'aucune attribution de connaissance ne soit vraie. Derose dira même qu'il s'agit là de la stratégie de base des contextualistes en épistémologie (Derose 2018, p.3-4).

Le point de départ de Derose est la notion de « croyance sensible » développée par Robert Nozick. Ce dernier l'a utilisée pour proposer une définition de la connaissance. Selon lui, une connaissance est alors une croyance vraie et sensible à la vérité (Nozick 1981). Autrement dit, S sait que P ssi :

1. P est vrai
2. S croit que P
3. Si P était faux, alors S ne croirait pas que P
4. Si P était vrai, alors S croirait que P

Une croyance est sensible si et seulement si elle remplit les conditions 3 et 4 ci-dessus. Comme on le verra plus tard, Derose n'utilisera pas le concept de sensibilité exactement comme Nozick. Ce dernier l'a utilisé pour proposer une définition de la connaissance : nous verrons plus tard les problèmes que cela engendre. L'idée de sensibilité a plutôt amené Derose à prendre conscience du fait qu'on a *tendance* à penser que les croyances non sensibles à la vérité ne sont pas des connaissances (Derose 2018, p.13-14).

De plus, c'est cette tendance qui permet de comprendre la première prémisse de l'argument sceptique, selon laquelle on ne sait pas si les hypothèses sceptiques sont réalisées ou non². En effet, ma croyance que je ne suis pas un cerveau dans une cuve n'est pas sensible à la vérité : je pourrais croire que je ne suis pas un cerveau dans une cuve, même si véritablement j'en étais un.

C'est également cette idée de sensibilité des croyances à la vérité qui permet de comprendre pourquoi la conclusion sceptique est irrecevable. Par exemple, ma croyance que j'ai des mains est sensible à la vérité : dans une grande quantité de mondes possibles

² Nous ferons maintenant référence aux première et deuxième prémisses sceptiques ainsi qu'à la conclusion sceptique. Ces prémisses sont celles de l'argument de l'ignorance présenté dans le chapitre 1.

« proches » du monde actuel et où je n'ai pas mains, je ne croirais pas que j'en aie. Évidemment, il y a le monde possible où je suis un cerveau dans une cuve. Dans ce monde, je pourrais croire faussement que j'ai des mains. Mais ce monde est souvent trop « loin » (*remote*) pour être pertinent.

En fait, pour Nozick, le monde du cerveau dans la cuve semble être toujours trop « éloigné » pour que l'on dise que ma croyance que j'ai des mains n'est pas sensible à la vérité. L'idée de « distance » entre deux mondes possibles est la suivante. Supposons que dans le monde actuel, je suis assis devant mon ordinateur. Il existe une infinité de mondes possibles où je ne suis pas assis devant mon ordinateur. Toutefois, il est intuitif de visualiser certains de ces mondes comme étant plus proches du monde actuel : le monde dans lequel j'utilise l'ordinateur d'un ami est plus proche du monde actuel (*actual world*) que celui dans lequel je suis un cerveau dans une cuve.

Ainsi, Nozick endosse la première prémisse et nie la conclusion de l'argument de l'ignorance. Cela explique son rejet de la deuxième prémisse : il est faux que je doive savoir que je ne suis pas un cerveau dans une cuve pour savoir que j'ai des mains. La deuxième prémisse est pourtant assez intuitive. Pour reprendre les mots de Derose, Nozick aurait ainsi endossé une « abominable conjonction » : je ne sais pas si je suis un cerveau dans une cuve et pourtant je sais que j'ai des mains (Derose 2018, p.21-22). Cela est inacceptable pour Derose. En effet, on verra dans les lignes suivantes qu'il utilise cette seconde prémisse pour comprendre la force de persuasion de l'argument sceptique. Mais la réaction de Derose est peut-être exagérée : comme nous l'avons démontré précédemment (chapitre 1 et 2), Dretske a bien défendu l'idée que la connaissance n'est pas totalement close sous l'implication logique. Savoir que j'ai des mains sans savoir que je ne suis pas un cerveau dans une cuve : peut-être est-ce simplement comme cela que fonctionne le langage.

Ainsi, on vient de voir que Derose refuse de suivre Nozick dans son rejet de la deuxième prémisse. Son objectif est ensuite de sauver l'idée de sensibilité, mais en évitant « l'abominable conjonction ». À ses yeux, l'erreur de Nozick (le rejet de la deuxième prémisse) est la conséquence de sa définition de la connaissance comme croyance vraie et sensible à la vérité. Derose entend éviter ce problème en mobilisant la notion de sensibilité sur un autre plan. En effet, il n'endosse pas la définition de la connaissance de Nozick : il

s'intéresse simplement à la *tendance* qu'on a de dire que les croyances vraies et sensibles à la vérité sont des connaissances. La place que Derose accorde à la notion de sensibilité est celle d'expliquer comment le sceptique manipule les « standards épistémiques ».

Or c'est la seconde prémisse qui permet de comprendre cette idée de « standards épistémiques ». « Si S sait que A, alors S sait que B » implique que S a une « position épistémique » au moins aussi bonne par rapport à B que par rapport à A. « Si S ne sait pas s'il est un cerveau dans une cuve, alors S ne sait pas s'il a des mains ». Cette dernière phrase implique que S a une « position épistémique » au moins aussi forte par rapport à « je ne suis pas un cerveau dans une cuve » que par rapport à « j'ai des mains ». Ce fait est impliqué par la seconde prémisse, que l'on endosse en raison de son caractère intuitivement correct (Derose 2018, p.24-25).

Pour que ma croyance « je ne suis pas un cerveau dans une cuve » soit sensible, le monde possible « cerveau dans une cuve » doit être pertinent. Dans le cas de ma croyance « j'ai des mains », le monde « cerveau dans une cuve » était jugé comme trop éloigné. C'est en ce sens que j'ai une meilleure position épistémique par rapport à ma croyance « je ne suis pas un cerveau dans une cuve » que par rapport à ma croyance « j'ai des mains ». Ma position épistémique par rapport à P représente la « distance » entre le monde actuel et les premiers mondes non-P. Puisque les premiers mondes « cerveau dans une cuve » sont plus « éloigné » du monde actuel que les premiers mondes « je n'ai pas de mains », j'ai une position épistémique plus forte par rapport à « je ne suis pas un cerveau dans une cuve » que par rapport à « j'ai des mains ».

Rappelons que pour Derose, le point de départ est entre autres la motivation d'expliquer comment le sceptique « manipule les standards épistémiques » pour invalider les attributions de connaissance. Par conséquent, voici comment il procède : il y aurait une « règle de Sensibilité » qui prédit que les standards épistémiques varient en fonction du contexte de conversation. La règle est la suivante : lorsqu'une attribution de connaissance est faite, les standards épistémiques tendent à augmenter pour rendre la croyance en question sensible (Derose 2018, p.27). Les standards épistémiques peuvent être compris comme la « force minimale » qu'une position épistémique doit avoir par rapport à une croyance pour qu'elle soit considérée comme une connaissance.

Or différents contextes de conversations impliquent différents standards épistémiques. Par exemple, l'énoncé « je sais que j'ai des mains » est vrai dans les contextes où les standards épistémiques permettent d'ignorer les scénarios sceptiques. L'énoncé ne serait pas vrai si les standards nécessitaient que ma croyance en ce qui concerne « j'ai des mains » soit correcte même dans le monde où je suis un cerveau dans une cuve.

Voici comment le sceptique réussit à dire qu'on ne sait rien. D'abord, il énonce la première prémisse de l'argument sceptique selon laquelle, par exemple, on ne sait pas si l'on est un cerveau dans une cuve. Ensuite, la règle de Sensibilité a pour effet d'élever les standards épistémiques au niveau nécessaire pour que la croyance soit sensible. Ainsi, les standards épistémiques sont maintenant « étendus » du monde actuel jusqu'aux mondes « cerveau dans une cuve ». Maintenant que ces standards sont en place, le sceptique peut véridiquement tirer ses conclusions, par exemple « tu ne sais pas que tu as des mains ». Il a raison, car selon les standards élevés, ma croyance que j'ai des mains n'est pas sensible : je croirais que j'ai des mains même si j'étais un cerveau dans une cuve.

Toutefois, cela n'implique pas que, dans des contextes de conversations standards, je ne sais pas que j'ai des mains. Selon ces standards relâchés, ma croyance « j'ai des mains » est sensible, car je ne le croirais pas dans suffisamment de mondes possibles où je n'ai pas de mains. C'est seulement quand les standards sont augmentés par l'affirmation de la première prémisse combinée à la règle de Sensibilité, que ma croyance « j'ai des mains » n'est pas considérée comme étant sensible.

Lewis et Derose ont utilisé une approche et un langage très différents pour résoudre le problème sceptique. Cependant, les résultats auxquels ils parviennent sont similaires. Dans les deux cas en effet, la connaissance semble être « insaisissable » : « l'épistémologie » semble détruire la connaissance. La connaissance est un concept qui appartient à ceux qui ignorent (légitimement) le problème sceptique. Pour Lewis et Derose, le sceptique a momentanément raison : on ne sait rien. Mais c'est seulement dans les contextes où l'on porte attention aux possibilités d'erreur qu'il a raison. Derose ne l'a pas formulé dans ces termes, mais il semble bien que ce soit ce qu'il veut dire en affirmant que

l'énonciation de la première prémisse de l'argument de l'ignorance a pour effet d'augmenter les standards épistémiques.

2.5 Conclusion du chapitre 2

L'objectif de ce chapitre était de situer la théorie de Lewis dans le contextualisme épistémique en général. Ainsi, nous avons comparé *Elusive Knowledge* à d'autres solutions contextualistes offertes au problème sceptique. Cela nous a permis de constater un fait intéressant : « théorie contextualiste des attributions de connaissance » est une classification qui englobe une diversité de solutions significativement différentes au problème sceptique.

Le premier exemple de cette diversité de réponses contextualistes est *Scorekeeping*. Cette thèse met en lumière au moins deux manières d'aborder le problème sceptique. En effet, *Scorekeeping* est une thèse plus générale que *Elusive Knowledge*, qui concerne la condition de vérité d'une attribution de connaissance. Or les conditions d'acceptabilité d'un énoncé sont un sujet plus large, dans la mesure où un énoncé faux peut encore être acceptable. Nous avons argumenté que Lewis a été plus clair et efficace dans sa réfutation du scepticisme dans *Elusive Knowledge* : dans plusieurs contextes de conversation, il existe plusieurs attributions de connaissance vraies, et donc pas seulement acceptable.

Le deuxième exemple de cette diversité au sein de courant contextualiste est la solution de Dretske. Bien que le point de départ soit similaire chez Dretske et Lewis, soit celui des théories contextualistes des possibilités d'erreur pertinentes, les théories n'aboutissent pas au même résultat. La différence est la suivante : Lewis permet que le sceptique augmente les standards épistémiques plus facilement en rendant légitimes ses possibilités d'erreur sceptiques. Au contraire, si l'on suit la théorie de Dretske, il est difficile d'imaginer ce qui pourrait nous donner une raison de rendre légitimes ces possibilités d'erreur. Par conséquent, Dretske suggère que même lors d'une discussion sur les hypothèses sceptiques, les attributions de connaissances peuvent rester vraies. Cela est

différent de Lewis, pour qui simplement porter attention à ces possibilités « détruit la connaissance ».

Un dernier exemple de la diversité du contextualisme épistémique est la solution de Keith DeRose. Les théories contextualistes de Lewis et DeRose ont des résultats presque identiques au sujet du problème : la vérité du scepticisme est cloisonnée dans certains contextes de conversation pour protéger la vérité de nos attributions de connaissance. La solution consiste aussi à dire qu'il y a des standards épistémiques pour déterminer la vérité d'une attribution de connaissance. Pour DeRose, tout comme pour Lewis, cela réside largement dans le fait que l'on porte attention à différents ensembles de possibilités d'erreur (plus l'ensemble est gros, plus les standards sont élevés). La différence entre les deux théories est surtout les termes qu'ils ont utilisés. Par exemple, l'idée de croyance sensible à la vérité est totalement absente de la théorie présentée dans *Elusive Knowledge* ; il est difficile d'imaginer comment on pourrait la traduire dans les termes de Lewis.

Chapitre 3 : Les critiques de *Elusive Knowledge*

3.1 Introduction du chapitre 3

L'objectif de ce dernier chapitre est de confronter la thèse de *Elusive Knowledge* à certaines de ses critiques importantes. Pour ce faire, nous nous concentrerons d'abord sur la critique de Michael Williams (Williams 2001), qui se partage en deux parties. La première partie que nous aborderons sera la plus fondamentale, puisqu'elle remet en question la manière dont Lewis a abordé le problème du scepticisme. L'objection est que Lewis s'est occupé d'une forme de scepticisme trivial. En effet, « la connaissance est insaisissable » est une affirmation surprenante, mais elle est vide si par « connaissance » on entend quelque chose d'inadéquat. La seconde partie de la critique est plutôt interne à la solution de Lewis. Elle consiste à dire que même si l'on s'intéresse à cette forme de scepticisme trivial, Lewis n'a pas réussi à « protéger » les attributions de connaissances dans les contextes « faciles ». D'une part, Williams refuse la règle d'Attention pour ses implications contre-intuitives et l'absence d'argument en sa faveur. D'autre part, il conteste la clause *ad hoc* qui empêche la règle de la Ressemblance d'invalider toutes les attributions de connaissance.

Ce problème de la clause *ad hoc* sur la règle de la Ressemblance est également discuté par Stuart Cohen, qui soutient que Lewis n'avait pas besoin de celle-ci (Cohen 1998). Cohen argumente en offrant une discussion sur une notion problématique présentée dans *Elusive Knowledge*. Il s'agit d'une condition sur la règle de la Ressemblance : la saillance d'une ressemblance entre deux possibilités d'erreur.

Comme on le verra, l'insistance sur cette notion de « saillance » forcera la règle de Ressemblance à produire des résultats indésirables. D'ailleurs, Frank Lihoreau et Jonathan Schaffer ont montré que la règle de Ressemblance est beaucoup plus faible qu'on pourrait le croire (Lihoreau 2008 et Schaffer 2015). On entend ainsi qu'elle ne génère pas un

ensemble suffisant de possibilités d'erreur pertinentes. Cela permet des contextes de conversation « trop faciles » où l'on peut savoir des choses seulement par présuppositions.

Ce chapitre se terminera sur une autre critique de Schaffer (Schaffer 2001). Celle-ci se concentre sur la notion d'élimination de possibilités d'erreur. C'est une notion importante pour Lewis, puisque pour lui, la connaissance consiste en l'élimination de possibilités d'erreur. La critique de Schaffer consiste à mettre en lumière le fait que l'élimination de possibilités est beaucoup trop facile dans la théorie de Lewis. Cette fois encore, la conséquence sera que les attributions de conséquence auront des valeurs de vérité contre-intuitives.

3.2 Critique de Michael Williams

Michael Williams a offert une critique sévère de *Elusive Knowledge* (Williams 2001). Williams ne nie pas que la valeur de vérité des attributions de connaissances varie selon le contexte de conversation (Williams 2001, p.4). Toutefois, il soutient que le contextualisme de Lewis n'est pas une solution satisfaisante au problème sceptique. D'abord, il croit que Lewis a mis ses efforts sur une forme de scepticisme inintéressante. Ensuite, il croit que Lewis échoue à résoudre même cette forme inintéressante de scepticisme. En somme, il croit que Lewis répond mal à une forme inintéressante de scepticisme. Pour comprendre la critique, nous commençons par retourner à la question du scepticisme, cette fois avec les outils que Williams nous donne.

Le scepticisme, en général, consiste à dire que la connaissance est impossible. À première vue, il semble y avoir là un sérieux problème philosophique. Mais en réalité, la valeur du scepticisme dépend de la manière dont on arrive à cette conclusion. Il y aurait ainsi des formes de scepticisme intéressantes et d'autres, triviales. La forme de scepticisme à laquelle s'intéresse Lewis serait une forme triviale, selon Williams.

3.2.1 Scepticisme intéressant ou trivial

Williams propose deux critères pour évaluer la pertinence d'un argument sceptique (Williams 2001, p.5). D'abord, le scepticisme doit remettre en question ce que l'on tient habituellement pour acquis lorsqu'on considère l'extension du terme « connaissance ». En effet, il doit faire plus que nous rappeler notre vaste ignorance. Par exemple, je crois savoir que j'ai des mains et que je suis présentement en train d'écrire sur mon ordinateur. Une hypothèse sceptique serait à première vue intéressante si elle remettait ce genre de connaissance en jeu. À l'inverse, c'est une trivialité que j'ignore combien il y a de grains de sable sur terre. La théorie de Lewis satisfait évidemment ce critère, puisqu'elle se propose d'étudier nos connaissances ordinaires, comme le fait que j'aie des mains et que « Essendon a gagné la grande finale de 1993 » (Lewis 1996, p.549).

Le second critère est la sévérité. Encore une fois, le scepticisme consiste à dire que la connaissance est impossible. Mais est-ce que cela est nécessairement un problème? Cela dépend de ce que l'on entend par « connaissance ». Si l'on travaille avec une conception très restrictive de « connaissance », le scepticisme est peut-être une conclusion que l'on accepterait volontiers. Lewis et Unger, en l'occurrence, définissent la connaissance par l'élimination de toutes les possibilités d'erreur. Avec cette conception précise de la connaissance en tête, la thèse selon laquelle « la connaissance est impossible » n'est pas un problème aux yeux de Williams (Williams 2001, p.5). En ce sens précis, la leçon du scepticisme est que nos connaissances impliquent toujours des présuppositions.

Ce critère de sévérité est inspiré d'une autre distinction de Williams, soit celle entre un scepticisme « knowledge-specific » et celle d'un scepticisme radical. Un scepticisme « knowledge-specific » affirme que la connaissance est impossible, mais en ayant en vue une conception particulière de ce qu'il faut entendre par « connaissance ». Ce type de scepticisme est rarement un problème, selon Williams, dans la mesure où il concerne souvent des conceptions trop étroites de la connaissance que l'on n'a en fait aucun intérêt à essayer de sauver (c'est le cas, selon Williams, de Lewis).

Le scepticisme radical remet plutôt en question notre capacité à former des croyances justifiées en général. C'est ce type de scepticisme qui doit nous intéresser. En effet, l'épistémologie a beaucoup plus besoin de croyances justifiées que de connaissances absolument certaines ou indubitables. En fait, dans toute étude on a besoin des croyances justifiées, alors que l'on s'est toujours passé des connaissances indubitables.

Ce qui est intéressant est que Lewis a eu une réflexion similaire en soutenant que, dans un certain sens, la connaissance n'est pas importante en science et en métaphysique. Il poursuit en soutenant que ce qui est important dans ces domaines, ce sont nos croyances et nos justifications. Or, ce « certain sens » est la conception selon laquelle la connaissance consiste à éliminer toutes les possibilités d'erreur. C'est en ce sens que la connaissance « n'est pas importante en science ». Par exemple, c'est en ce sens qu'un astronaute ne sait pas si la terre est ronde (puisque'il ne peut pas éliminer les hypothèses sceptiques). Selon Williams, si c'est cela que l'on entend par la connaissance, alors le scepticisme est une thèse triviale. C'est pourquoi Lewis est prêt à dire que la connaissance n'est pas importante en science :

« If you doubt that the word « know » bears any real load in science or in metaphysics, I partly agree. The serious business of science has to do not with knowledge *per se*, but rather, with the elimination of possibilities through the evidence of perception, memory, etc., and with the changes that one's belief system would (or might or should) undergo under the impact of such eliminations. » (Lewis 1996, p.563)

Lewis aurait peut-être dû tirer de cette observation une bonne raison d'abandonner l'idée que la connaissance consiste à éliminer toutes les possibilités d'erreur auxquelles l'on porte attention.

3.2.2 Scepticisme pyrrhonien

Selon Williams, il y a deux variétés de scepticisme : le scepticisme pyrrhonien et le scepticisme cartésien. Le scepticisme pyrrhonien vient du trilemme d'Agrippa qui remet en question notre capacité à justifier adéquatement nos croyances. En effet, cette forme de

scepticisme soutient que toute justification est imparfaite. Une croyance est justifiée par une croyance J. Mais qu'est-ce qui justifie J? J'. Et J'? J'' et ainsi de suite. Si l'on essaye de remonter cette chaîne de justification, on est condamné à commettre trois raisonnements problématiques. Le premier de ces raisonnements consiste à s'arrêter dogmatiquement sur l'une de ces justifications, à défaut de pouvoir continuer la régression de la justification. Le deuxième de ces raisonnements est le cercle vicieux, c'est-à-dire que l'on boucle la régression en justifiant l'une des justifications par une autre. Le troisième de ces raisonnements est la régression à l'infini. Ce raisonnement consiste à abandonner l'idée que la régression de la justification a une fin qui pourrait ensuite servir de fondement pour d'autres justifications. Ainsi, si l'on cherche à justifier chacune de nos justifications, on aura le choix entre la suspension de jugement ou l'un de ces trois raisonnements problématiques. Le scepticisme pyrrhonien menace donc notre capacité à avoir des croyances adéquatement justifiées (Dutant et Engel 2017, p.63-64).

Il s'agit donc d'un scepticisme intéressant, car c'est une forme de scepticisme radical. Même Lewis, dans la dernière citation, soutenait que c'est la justification des croyances qui est importante en science. En effet, un scepticisme qui remet en question notre capacité à avoir des croyances justifiées est donc intéressant, contrairement à un scepticisme qui ne fait qu'illustrer notre incapacité à éliminer toutes les possibilités d'erreur.

La solution au scepticisme pyrrhonien pourrait être l'externalisme. L'externalisme consiste à dire que la justification peut être externe à la pensée du sujet. Par exemple, comment peut-on justifier la croyance que nos perceptions représentent adéquatement le monde extérieur? Comment puis-je justifier ma croyance que je ne suis pas en train d'halluciner? À première vue, il semble que je n'ai aucun argument prêt à être déployé pour justifier ces croyances. Toutefois, l'externaliste soutiendra que je suis justifié par le fait que mes mécanismes de perception sont habituellement fiables. La fiabilité est une justification, mais celle-ci peut être externe à la pensée du sujet. C'est un fait sur ma personne que je suis fiable, même si je ne le sais pas. La conséquence est que je peux avoir des croyances justifiées sans même le savoir. Par exemple, je peux savoir que j'ai des mains même si je suis bouche bée devant l'argument sceptique. L'externalisme s'oppose à

l'internalisme, qui soutient, au contraire, que la justification doit être interne à la pensée du sujet. Selon les internalistes, mes croyances ne sont justifiées que si je peux fournir la justification. Si je ne peux pas justifier ma croyance en P, alors je ne sais pas que P. C'est en ce sens que le scepticisme pyrrhonien concerne surtout les internalistes, car pour les externalistes, le fait que je ne puisse pas justifier mes croyances n'implique pas que je ne sais rien.

Dans *Elusive Knowledge*, Lewis endosse une position externaliste. C'est ce qu'il veut dire quand il affirme que la justification n'est ni suffisante ni nécessaire à la connaissance (Lewis 1996, p.551). Pour montrer d'une part qu'elle n'est pas suffisante, il offre l'argument de la loterie. Je suis certainement justifié de croire que je vais perdre à une loterie où j'ai une chance sur un milliard de gagner. Toutefois, malgré la force de cette justification, je ne sais pas que je vais perdre, car je pourrais gagner. Dans le cas où j'ai effectivement perdu, il y a là un exemple d'une croyance qui s'est révélée rétrospectivement vraie et justifiée, mais qui n'était pas pour autant une connaissance au moment où je l'ai formée (car on a l'intuition que personne ne peut savoir d'avance les résultats d'une loterie non truquée). Pour montrer d'autre part que la justification n'est pas nécessaire, il donne l'exemple de l'étudiant timide. Cet étudiant, à cause de sa faible estime de lui-même, se croit ignorant alors qu'en fait il sait beaucoup de choses. Il obtient un A+ à son examen même s'il croyait sincèrement qu'il ne connaissait pas les réponses. Autrement dit, ses croyances ne lui semblaient ni vraies ni même justifiées, mais il savait les réponses quand même : cela montre que la justification n'est pas nécessaire à la connaissance.

L'externalisme permettrait donc de résoudre le scepticisme radical pyrrhonien puisqu'il règle le problème de la régression de la justification. Toutefois, Williams estime que le contextualisme de Lewis n'est pas réellement externaliste et que par conséquent il ne permet pas de surmonter de scepticisme radical.

3.2.3 Lewis est-il externaliste?

Selon Williams, Lewis ne serait pas externaliste, car sa théorie veille à conserver l'idée de responsabilité épistémique, ce qui le forcerait à d'adopter une posture internaliste. D'une part, suivant l'argument de Williams, les sept règles de Lewis remplissent un rôle normatif dans l'attribution des connaissances. D'autre part, toujours selon Williams, Lewis doit permettre que l'élimination des possibilités d'erreur puisse également se faire de manière consciente et donc pas seulement de manière externaliste, ce qui le ferait basculer du côté de l'internalisme épistémique. Cette interprétation de la position de Lewis est-elle correcte?

Commençons par parler de l'aspect normatif des sept règles chez Lewis. Selon Williams, la justification possède une composante normative qui rend compte de la dimension de la responsabilité épistémique. Ainsi, Lewis serait donc soucieux de la responsabilité épistémique à cause des sept règles qui cloisonnent la condition *sotto voce* de sa définition de la connaissance. S sait que P ssi les données probantes de S éliminent toutes les possibilités dans lesquelles non-P – psst! – sauf ces possibilités que l'on ignore légitimement (Lewis 1996, p.554). Les sept règles de Lewis sont là pour expliquer ce qui est légitime ou non d'ignorer. Par exemple, la règle de la Croissance stipule que l'on ne peut pas ignorer les possibilités que S croit être réalisées ou que S devrait croire être réalisées. Cela permet d'éviter des bizarreries du genre « S sait que P mais il croit que non-P ». Il s'agit là d'un effort pour rendre compte de la dimension de la responsabilité épistémique. La responsabilité épistémique est l'idée intuitive selon laquelle un sujet doit « mériter » ses connaissances grâce à un comportement épistémique « responsable ». Cette idée a été présumée souvent dans ce travail. Par exemple, au moment où nous avons présenté les cas Gettier (chapitre 1), nous avons l'intuition que des croyances vraies seulement accidentellement justifiées ne pouvaient pas être des connaissances. Selon Williams, le caractère normatif des règles de Lewis implique que la justification est en fait nécessaire à la connaissance. Cela permettrait de conclure que Lewis n'est pas vraiment un externaliste.

La seconde raison pour laquelle Lewis serait internaliste est qu'il doit concevoir l'élimination des possibilités d'erreur comme un acte conscient, portant sur le contenu propositionnel des données probantes. L'élimination des possibilités ne peut pas se faire uniquement inconsciemment. Lewis disait pourtant que c'était suffisant lorsqu'il a affirmé qu'une possibilité peut être éliminée non seulement par le contenu propositionnel d'une perception, mais simplement par l'existence même de cette perception. C'est ce qu'il dit dans le passage suivant :

« When perceptual experience E (or memory) eliminates a possibility W, that is not because the propositional content of the experience conflicts with W. (...) Rather, it is the existence of the experience that conflicts with W : W is a possibility in which the subject is not having experience E » (Lewis 1996, p.553).

Cela est externaliste car on n'utilise pas le contenu propositionnel de la perception comme une justification pour éliminer une possibilité. C'est l'existence même de la perception qui élimine des possibilités. L'argument de Williams est que Lewis doit permettre une élimination de possibilités via le contenu propositionnel de la perception, sans quoi l'on perd la notion de responsabilité épistémique dont Lewis essaierait de rendre compte avec les sept règles (Williams 2001, p.13). C'est pourquoi selon Williams, Lewis n'est pas vraiment externaliste : « The admission that justification, in the sense of epistemic responsibility, is required for knowledge limits the extent to which one can be an externalist with respect to evidence » (Williams 2001, p.13-14). Si Lewis n'est pas vraiment externaliste, il laisse le problème du scepticisme radical non résolu.

Sur ce point, nous sommes en désaccord avec Williams. Pour montrer que Lewis n'est pas vraiment un externaliste, Williams semble tenir pour acquis que les internalistes disposent du monopole des notions de justification et de responsabilité épistémique. C'est comme si toute théorie qui utilise ces notions est nécessairement internaliste. Mais cela n'est pas nécessairement le cas. En premier lieu, les externalistes ne rejettent pas nécessairement l'idée que les connaissances sont des croyances vraies et justifiées. Ce qu'ils rejettent, c'est l'idée selon laquelle la justification doit être accessible au sujet pour compter comme une justification. En effet, pour les externalistes, la justification peut être externe à la pensée du sujet. Par exemple, la fiabilité de nos mécanismes perceptifs justifie nos croyances perceptives. Or, la fiabilité de nos mécanismes perceptifs est quelque chose

d'externe à la pensée du sujet. Les externalistes ne rejettent pas non plus l'idée selon laquelle parfois les sujets ont accès à leurs justifications. Ce qu'ils rejettent, c'est l'idée qu'il soit impossible qu'un sujet sache quelque chose sans avoir accès à ses justifications. En deuxième lieu, il n'est pas certain que les internalistes aient le monopole de la notion de responsabilité épistémique. Il est possible que l'on puisse comprendre cette notion même dans un cadre externaliste. Par exemple, on pourrait considérer que les personnes épistémiquement responsables sont les personnes qui ont des processus de formation de croyances fiables. Ces considérations nous suggèrent que Williams s'est trompé en affirmant que Lewis ne pouvait pas être externaliste en ménageant une place à la responsabilité épistémique et à la justification dans sa théorie.

3.2.4 Scepticisme cartésien

En vertu de son adhésion à l'externalisme, Lewis s'intéresse à une autre forme de scepticisme que le scepticisme pyrrhonien : le scepticisme cartésien, qui consiste à envisager des hypothèses sceptiques menaçant d'invalider ce que l'on considère intuitivement comme des connaissances. La solution contextualiste à cette forme de scepticisme consisterait à trouver une manière satisfaisante de montrer que l'hypothèse sceptique n'est valide que dans certains contextes de conversation. C'est ce que fait Lewis et il reste à voir si cette stratégie est satisfaisante : pour Williams, ce n'est pas le cas.

D'abord, il faut expliquer pourquoi l'hypothèse sceptique menace d'invalider les attributions de connaissance ordinaires. Il y a deux manières de comprendre le problème. La première serait que l'hypothèse sceptique met en lumière un problème de sous-détermination (*underdetermination problem*) (Williams 2001, p.7). En effet, l'hypothèse sceptique met en évidence que nos données probantes (par exemple la perception et la mémoire) sous-déterminent la validité de nos croyances sur le monde. Cela est attesté par le fait que nos données probantes sont les mêmes, que la possibilité sceptique soit réalisée ou non. Cependant, cette manière de voir le problème est encore liée à un problème de justification : il est difficile de fournir un argument pour prouver que mes perceptions

représentent la réalité et non une fiction créée par un malin génie. L'avantage de cette manière d'envisager le problème est qu'elle nous permet de rendre compte du scepticisme radical, car il s'agit encore d'un problème de régression de la justification. En raison de son adhésion à l'externalisme, Lewis n'envisage pas le problème sceptique de cette manière. Il aborde plutôt le problème à l'aide de l'argument de l'ignorance présenté dans le chapitre 1. Rappelons l'argument ici :

Prémisse 1 : Je ne sais pas si l'hypothèse sceptique est réalisée.

Prémisse 2 : Si je ne sais pas si l'hypothèse sceptique est réalisée, alors je ne sais pas que O (croyances que l'on prend intuitivement pour des connaissances).

Conclusion sceptique : Je ne sais pas que O

La valeur de cet argument dépend de la manière dont on considère la première prémisse. On peut certes y voir à nouveau le problème de sous-détermination, mais ce n'est pas comme cela que le voit Lewis. Il l'envisage plutôt comme une question de possibilité d'erreur logique à éliminer. Selon Williams, il s'agirait là d'une erreur qui résulterait de l'intuition infaillibiliste de Lewis :

« If you claim that S knows that P, and yet you grant that S cannot eliminate a certain possibility in which not-P, it certainly seems as if you have granted that S does not after all know that P. To speak of fallible knowledge, of knowledge despite uneliminated possibilities of error, just *sounds* contradictory » (Lewis 1996, p.549, italiques originaux).

Williams ne partage pas cette intuition. Mais de manière plus importante, il croit que cette manière de concevoir le problème génère une forme de scepticisme trivial. Il semble que Lewis définit la connaissance par l'élimination de toutes possibilités d'erreurs logiques. La conséquence est une forme de scepticisme « knowledge-specific » via une conception infaillibiliste : la connaissance infaillible est impossible. Le résultat de cette conclusion est le faillibilisme, ce qui est loin d'être un problème pour Williams (Williams 2001, p.9). La conception infaillibiliste de Lewis est tellement restrictive qu'on peut dire qu'elle rend la connaissance par définition impossible (puisque'on peut toujours imaginer des possibilités d'erreurs). C'est pourquoi, si l'on entend par connaissance quelque chose d'inaccessible, le scepticisme est une thèse triviale.

3.2.5 Mauvais diagnostic sur le scepticisme

Selon Williams, non seulement Lewis attaque une forme de scepticisme inintéressante, mais en plus il le fait mal. Le premier argument de Williams est que la règle d'Attention ne rend pas compte de la plausibilité du scepticisme. Son deuxième argument est que Lewis échoue dans son projet de « cloisonner » le scepticisme à cause d'une clause *ad hoc* non légitime sur la règle de la Ressemblance.

Commençons avec l'argument concernant la règle d'Attention. Cette règle stipule qu'une possibilité d'erreur n'est pas légitimement ignorée si on lui porte attention. Lewis lui-même a pensé à l'étrange implication illustrée par l'exemple des randonneurs-épistémologues (Lewis 1996, p.565). Ces derniers font une randonnée et discutent d'hypothèses sceptiques. À cause de la règle d'Attention, ils perdent leurs connaissances, car ils ne peuvent éliminer l'hypothèse sceptique. Toutefois, ils se dirigent encore dans la bonne direction, ce qui suggère qu'en réalité, ils savent bien des choses. Pour expliquer cette apparente contradiction, Lewis envisage que l'esprit soit compartimenté et qu'ainsi l'un des compartiments sache alors qu'un autre est ignorant. Alors, que savent nos randonneurs? Savent-ils que P, puisque l'un de leurs compartiments sait que P? Dans ce cas, il semble qu'ils connaissent leur chemin, même s'ils discutent d'hypothèses sceptiques. La connaissance n'est donc pas si « insaisissable », finalement. Cette objection montre que Williams n'est pas convaincu de l'efficacité de la règle d'Attention. En effet, la règle suggère que nos randonneurs sont ignorants, alors que l'on a l'intuition qu'ils connaissent leur chemin.

L'hypothèse sceptique n'est qu'une possibilité logique. Si Lewis a introduit la règle d'Attention, c'est seulement pour rendre cette possibilité d'erreur pertinente. Or, c'est là une erreur selon Williams. De manière plus générale, il y a un problème qui saute aux yeux à la lecture de *Elusive Knowledge* : Lewis aurait en effet confondu le fait psychologique de « porter attention » à quelque chose avec le fait d'attribuer un statut normatif à cette chose en la considérant comme « pertinente » ou « légitime » à prendre en considération (Williams 2001, p.16). Or, ignorer légitimement une possibilité d'erreur n'est pas la même

chose que ne pas être conscient de cette possibilité. Je peux être conscient d'une possibilité d'erreur sans qu'elle constitue pour autant un obstacle légitime à mes croyances.

Pour illustrer ce point, Williams donne l'exemple de la station de train. Je vois sur l'horaire que le train doit passer à 14h. Cela semble être à première vue suffisant pour dire que je sais que le train va passer à 14h. Mais dans certaines conversations, ce n'est pas suffisant. Par exemple, s'il y a des conditions météorologiques désastreuses, la possibilité que le train ne passera pas à 14h devient soudainement pertinente. Pour Williams, la légitimité d'une possibilité d'erreur doit être amorcée par un événement ou par nos intérêts (par exemple si je dois absolument prendre le train à 14h pile parce que j'ai un rendez-vous important) (Williams 2001, p.16). La possibilité d'erreur que l'horaire de train que je consulte soit en fait un mirage créé par un malin génie est gratuite et donc n'est pas une possibilité d'erreur légitime, que j'y porte attention ou non. La discussion porte alors sur ce qui fait la pertinence des possibilités d'erreurs. Quand on soutient que certaines possibilités d'erreurs sont pertinentes ou non, on doit pouvoir identifier ce qui les rend ainsi. L'une des manières de faire cela est de ranger certaines possibilités dans la catégorie des possibilités *logiques*. Tout ce qui n'est pas contradictoire est logiquement possible. Par exemple, il est logiquement possible que j'aie une vie de 200 ans, même si cela est très improbable. Ce que nous dit Williams, c'est que certaines possibilités d'erreurs sont non seulement logiques, mais aussi *amorcées*. Ainsi, il veut dire qu'un événement ou nos intérêts justifient leur statut de possibilités d'erreurs légitimes. Par exemple, la possibilité que le train soit en retard peut être amorcée par la mauvaise température ou par la mauvaise réputation de la compagnie de trains. Toutes les possibilités sont logiques, mais ce ne sont pas toutes les possibilités qui sont amorcées. Certaines, comme la possibilité du cerveau dans la cuve, peuvent être vues comme simplement logiques, et donc gratuites.

Maintenant, discutons de la clause *ad hoc* sur la règle de la Ressemblance. Le scepticisme que Lewis croit avoir résolu est inintéressant selon Williams. Mais il y a moyen de comprendre le scepticisme radical même dans les termes externalistes de Lewis. Cela se fait via une combinaison de la règle d'Actualité et de la règle de la Ressemblance. En effet, l'hypothèse sceptique ressemble à l'actualité sur ce point : les données probantes du sujet. Il s'agit donc du problème de sous-détermination dont nous avons discuté plus tôt.

Le problème, c'est que Lewis le laisse non résolu en utilisant une clause *ad hoc* : les hypothèses sceptiques sont des exceptions à la règle de la Ressemblance (Lewis 1996, p.556-557). La clause n'est pas justifiée et cela est inacceptable pour Williams (Williams 2001, p.19).

Sur ce dernier point, Cohen a fait une proposition intéressante : il croit que Lewis peut se passer de la clause *ad hoc* sans aucun amendement à sa théorie (Cohen 1998).

3.2.6 Cohen et la clause *ad hoc* sur la règle de la Ressemblance

Rappelons la règle de Ressemblance : « Suppose one possibility *saliently* resembles another. Then if one of them may not be properly ignored, neither may the other » (Lewis 1996, p.556, italiques ajoutés). Le critère de la saillance a donc également une portée contextuelle (Lewis 1996, p.565) : une possibilité ressemble de manière saillante ou non à une autre en fonction du contexte de conversation. On peut dire que la saillance d'une ressemblance fait partie du « score conversationnel », pour utiliser le langage de *Scorekeeping* (Lewis 1979). Le critère de la saillance semble en fait fonctionner comme la règle d'Attention : une possibilité ressemble à une autre de manière saillante ou non en fonction du fait que l'on porte attention ou non à la ressemblance.

Lewis illustre ce point avec l'exemple de Bill le joueur compulsif : « Pity poor Bill! He squanders all his spare cash on the pokies, the races, and the lottery. He will be a wage slave all his days. We know he will never be rich. » (Lewis 1996, p.565) Il est donc intuitivement correct pour Lewis que Bill, un joueur compulsif mal chanceux, ne sera jamais riche. Pourtant, comme on l'a vu plus tôt, Lewis a aussi l'intuition qu'en général on ne peut jamais savoir d'avance les résultats d'une loterie non truquée. Or si Lewis sait que Bill ne sera jamais riche, cela implique qu'il sait qu'il ne gagnera jamais ses jeux de hasard. Il semble donc y avoir un conflit dans les intuitions de Lewis au sujet de Bill.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, c'est d'ailleurs la règle de Ressemblance qui explique pourquoi l'on ne sait pas d'avance si l'on va gagner ou perdre à la loterie. Il

y a une possibilité que l'on ne peut pas ignorer, c'est l'actualité (à cause de la règle d'Actualité). Dans les faits, quelqu'un a le billet gagnant. Je ne peux pas ignorer cette possibilité. Or cette possibilité ressemble à celle que ce soit moi qui aie le billet le gagnant (si la loterie n'est pas truquée évidemment). Donc, je ne peux pas ignorer la possibilité que j'aie le billet gagnant. Puisqu'avant le tirage je ne peux pas éliminer cette possibilité, je ne sais pas que je vais perdre (peu importe la taille du tirage).

La clause de la saillance ajoute que la ressemblance doit être saillante. Ce qui est saillant semble être ce à quoi l'on porte attention. Cette clause semble avoir été formulée en ayant en tête le cas de Poor Bill. Lewis a l'intuition que l'on sait qu'il ne sera jamais riche. Cela implique que l'on sait qu'il ne gagnera jamais ses jeux de hasard. Comment concilier le cas de Bill avec l'exemple de la loterie?

Quand nous parlions de l'exemple de la loterie, nous portions attention à la ressemblance entre la possibilité que j'aie gagné et la possibilité que quelqu'un ait gagné (l'actualité). C'est ainsi que nous avons conclu que « je ne sais pas que je vais perdre ». Dans le cas de Bill, notre attention était plutôt portée vers sa misère et ainsi la possibilité qu'il gagne ne ressemblait pas de manière saillante à l'actualité. Mais maintenant que nous en parlons, la ressemblance est saillante et la possibilité que Bill gagne doit être éliminée avant de pouvoir conclure que nous savons que Bill ne sera jamais riche (Lewis 1996, p.556).

C'est grâce à ce critère que Cohen soutient que Lewis n'a pas besoin de la clause *ad hoc* pour éviter le scepticisme causé par la combinaison de la règle d'Actualité et celle de Ressemblance (Cohen 1998, p.296). Ensemble, ces règles semblent permettre une forme de scepticisme que le contextualisme ne peut pas surmonter. Mais la saillance d'une ressemblance est contextuelle. La ressemblance entre les données probantes du sujet dans l'actualité et dans la possibilité sceptique n'est saillante que dans le contexte d'une discussion épistémologique. C'est ainsi que, selon Cohen, Lewis n'a pas besoin de la clause *ad hoc*. Toutefois, cette solution semble miner la pertinence de la règle de Ressemblance, qui finalement semble n'être qu'une application de la règle d'Attention.

De plus, le critère de la saillance semble être exclusivement motivé par la douteuse intuition de Lewis sur le cas de Bill le joueur compulsif. L'intuition que l'on sait qu'il ne

sera jamais riche pourrait ne pas être prise au sérieux : en l'occurrence, je suis plus optimiste que Lewis. Selon moi, la possibilité qu'un joueur compulsif devienne riche est toujours saillante (c'est la beauté ou l'horreur des jeux de hasard).

Mais le problème le plus important du critère de la saillance est qu'il détruit la principale utilité de la règle de la Ressemblance : la résolution des cas Gettier présentés dans le chapitre 1. En effet, Cohen soutient que c'est la saillance qui rend la règle de la Ressemblance contextualiste, alors que les cas Gettier exigent un traitement non-contextualiste. Puisque notre sujet est le scepticisme, nous renvoyons le lecteur intéressé à l'article de Cohen (Cohen 1998).

3.3 Connaissances gratuites

Le critère de saillance permet aussi ce que Franck Lihoreau et Jonathan Schaffer ont appelé le problème des « connaissances gratuites » (*cheap knowledge*) (Lihoreau 2008 et Schaffer 2015). Ce problème consiste à dire que la théorie de Lewis permettrait à des sujets d'avoir des connaissances qu'ils ne méritent pas. Schaffer donne l'exemple d'Anne, une personne qui n'a jamais entendu parler de David Lewis. Si Anne n'a jamais entendu parler de David Lewis, peut-elle savoir qu'il était un professeur de philosophie à Princeton? Intuitivement, on s'accordera que non, elle ne peut pas le savoir. Mais comment la théorie de Lewis peut-elle rendre compte de cela? À première vue, on pourrait suggérer que ce soit la règle de la Ressemblance qui s'en charge. Ainsi, pour savoir que Lewis était un professeur de philosophie à Princeton, les données probantes d'Anne doivent éliminer les possibilités similaires suivantes : la possibilité que David Lewis soit un professeur de mathématiques à Princeton, ou un professeur de philosophie à Harvard, ou un chargé de cours à Princeton ou encore une infinité d'autres possibilités similaires. Mais si l'on insiste sur le caractère contextuel de la saillance dans la règle de la Ressemblance, on peut imaginer un contexte où aucune de ces possibilités similaires ne soit pertinente, car l'on ne porte attention à aucune d'entre elles. Ainsi, il ne reste aucune possibilité pertinente dans laquelle Lewis n'était pas un professeur de philosophie à Princeton. Donc, il existerait des

contextes de conversations où Anne sait que Lewis était un professeur de philosophie à Princeton, même si elle n'a jamais entendu parler de lui. Il s'agirait d'un contexte où aucun attributeur ne porterait attention aux possibilités d'erreurs. C'est en ce sens qu'il y a un problème de « connaissances gratuites » (*cheap knowledge*) dans la théorie de Lewis.

Ce qui est intéressant est que Lewis a anticipé cette critique dans *Elusive Knowledge* (Lewis 1996, p.561-562). Puisque la connaissance est définie par l'élimination de possibilités d'erreur ainsi que par la présupposition légitime, il est possible d'imaginer des cas de connaissances strictement par présupposition. C'est effectivement le cas avec l'exemple précédent sur Anne. La solution avancée dans *Elusive Knowledge* consiste à dire que ce genre de connaissance existe théoriquement, mais que l'on ne peut les attribuer à personne, car leur attribution devrait générer leur lot de possibilités d'erreur via la règle de la Ressemblance. Or, ce que Lihoreau et Schaffer imaginent est une situation où ce genre d'attribution de connaissance ne génère pas un lot de possibilités d'erreur à éliminer. Comme nous venons de le dire, cela peut arriver si l'on insiste sur le caractère contextuel de la notion de saillance. Ainsi, Lihoreau et Schaffer suggèrent que l'on peut imaginer des contextes de conversation où Anne sait que David Lewis était un professeur à Princeton, même si elle n'a jamais entendu parler de lui. Cela est un résultat contre-intuitif qui peut être vu comme un défaut pour une théorie épistémologique comme celle de Lewis qui veut rendre compte des attributions de connaissances.

3.4 Indices manqués

Une seconde critique sévère qui vaut la peine d'être considérée est celle de Schaffer au sujet des indices manqués (*missed clues*) (Schaffer 2001). Les indices manqués sont des données probantes qu'un sujet possède sans en apprécier la portée épistémique. Schaffer donne l'exemple suivant : un professeur pointe un chardonneret et demande à son élève « chardonneret ou canari? » L'étudiant est incapable de distinguer ces deux espèces, alors il répond « je ne sais pas ». Il semble que toute théorie adéquate doit donner raison à

l'étudiant : une théorie qui impliquerait que l'étudiant sait que le professeur pointe un chardonneret serait très étrange.

Schaffer affirme toutefois que si l'on suit *Elusive Knowledge*, on parvient à cette conclusion contre-intuitive : l'étudiant, malgré son ignorance avouée, sait que le professeur pointe un chardonneret. Rappelons que pour Lewis, S sait que P ssi les données probantes de S éliminent toutes les possibilités pertinentes où P est faux. Dans cet exemple, pour que S sache qu'il s'agit d'un chardonneret, ses données probantes doivent éliminer toutes les possibilités pertinentes dans lesquelles l'oiseau n'est pas un chardonneret. Schaffer affirme que la seule possibilité d'erreur pertinente dans ce contexte de conversation est celle où l'oiseau est un canari, car c'est à cela que portent attention l'élève et le professeur (règle d'Attention).

Comment une possibilité d'erreur est-elle éliminée pour Lewis? Une possibilité d'erreur W est éliminée pour S ssi les données probantes (expériences perceptuelles et mémoires) de S dans W ne sont pas les mêmes que dans les faits. La possibilité que S regarde un canari et non un chardonneret est-elle éliminée? Oui, car puisque S regarde un chardonneret, il regarde un oiseau avec des ailes noires. Si S regardait un canari, il regarderait un oiseau avec des ailes jaunes. Puisque dans les faits il regarde un oiseau avec des ailes noires, la possibilité qu'il regarde un canari est éliminée.

C'est cela que Schaffer appelle un cas d'indice manqué : S regarde des ailes noires et cela élimine automatiquement la possibilité qu'il regarde un canari. Dans ces conditions, presque n'importe quelle personne réussirait en principe le test du professeur. Il semble donc que la notion « d'élimination des possibilités » telle que la développe Lewis soit incomplète. Il faudrait quelque chose de plus que les perceptions et la mémoire pour éliminer les possibilités d'erreur. Ou peut-être faudrait-il revenir sur l'idée que la connaissance consiste simplement à éliminer des possibilités d'erreur. C'est ce que propose Schaffer : selon lui, Lewis devrait ajouter la notion de croyance à sa définition du concept de « connaissance » (Schaffer 2015, note 16 de la page 480). Ainsi, l'attribution « S sait que P » est vraie, non seulement en vertu du fait que les données probantes de S éliminent toutes possibilités dans lesquelles non-P, mais il faudrait aussi que S croit que P sur la base de cette élimination. Autrement dit, la simple présence des données probantes n'est pas

suffisante pour éliminer une possibilité : encore faut-il que S apprécie la portée épistémique de ses données et forme une croyance sur cette base.

Nous sommes d'accord avec Schaffer sur le fait que l'élimination des possibilités semble nécessiter d'être élaborée plus en détail. L'étudiant ne peut pas éliminer la possibilité qu'il voit un canari en voyant des ailes noires s'il ne connaît rien aux canaris. Sans rien enlever à ce point, nous souhaitons toutefois mentionner que nous ne croyons pas que cette occurrence d'indice manqué implique que l'étudiant sait que le professeur pointe un chardonneret. Nous croyons que Schaffer a plutôt ignoré une possibilité d'erreur pertinente et non éliminée.

Cette possibilité d'erreur est générée par la règle de la Croyance. Cette règle stipule que toutes les possibilités que le sujet croit ou doit croire sont pertinentes (Lewis 1996, p.555). Or, nous pensons que l'étudiant devait croire quelque chose dans cette situation. Si, en pointant un chardonneret, l'on demande à un ignorant « chardonneret ou canari? », nous croyons qu'une croyance s'impose pour l'ignorant. Ce qu'il doit croire est qu'il regarde un oiseau inconnu, dans la mesure où il n'a aucune raison de favoriser la possibilité que l'oiseau soit un chardonneret par rapport à celle qu'il soit un canari, ou *vice versa*. En effet, pour l'étudiant, l'oiseau pourrait être un chardonneret, un canari ou n'importe quel autre oiseau qui dépasse ses connaissances. Admettons que les ailes noires éliminent la possibilité qu'il s'agisse d'un canari. Mais qu'est-ce qui peut éliminer la possibilité qu'il s'agisse d'un oiseau inconnu? Rien. Et cela justifie l'étudiant dans sa réponse « je ne sais pas ». On pourrait objecter en proposant qu'il s'agit là d'une possibilité trop vague pour compter comme une possibilité d'erreur pertinente. La discussion sur la spécificité des possibilités d'erreurs est mentionnée, mais insuffisante dans *Elusive Knowledge* : « (...) we needn't decide whether [the possibilities] must always be maximally specific, or whether they need only be specific enough for the purpose at hand » (Lewis 1996, p.552). Il semble alors qu'un retour à cette question pourrait éclairer le problème des indices manqués.

3.5 Conclusion du chapitre 3

Ce chapitre nous a permis de voir certaines des critiques importantes qui ont été adressées à *Elusive Knowledge*. Nous pensons que chacune de ces critiques est valide : la théorie de Lewis souffre de lacunes importantes.

La plus importante de ces critiques est la première qui a été présentée, soit celle de Williams. Plus particulièrement, lorsque Williams soutient que Lewis aborde une forme de scepticisme triviale. Il semble en effet que si l'on définit la connaissance par l'élimination de toutes les possibilités d'erreurs auxquelles l'on porte attention, la conclusion sceptique est triviale. De plus, même si l'on s'intéresse à une telle forme de scepticisme, Lewis a échoué son projet de cloisonner la vérité du scepticisme dans certains contextes de conversation. D'abord, la règle d'Attention ne fonctionne pas et n'a aucune raison d'être acceptée. Ensuite, selon Williams, la règle de Ressemblance est corrigée par une clause *ad hoc* illégitime. À ce sujet, nous avons présenté la thèse de Cohen selon lequel Lewis aurait pu se passer de la clause *ad hoc* sans aucun amendement à sa théorie. En effet, la notion de « saillance d'une ressemblance » aurait pu régler le problème sans clause *ad hoc*.

Toutefois, on a vu que cette insistance sur la saillance d'une ressemblance a des conséquences fâcheuses sur le fonctionnement de la règle de Ressemblance. L'une de ces conséquences est le cas des « connaissances gratuites » mises en lumière par Lihoreau et Schaffer. En effet, on a vu que le critère de la saillance empêchait la règle de Ressemblance de générer des ensembles suffisamment grands de possibilités d'erreur pertinentes. Ainsi, il existe des contextes où les possibilités d'erreur pertinentes sont rares, ce qui permet des cas de connaissances par présuppositions (les connaissances gratuites).

Enfin, la dernière critique que l'on a vue est celle des indices manqués de Schaffer. Cette critique concerne la notion d'élimination de possibilités d'erreur. Ainsi, la critique a montré que cette notion est incomplète chez Lewis. En effet, la théorie de Lewis permet aux données probantes d'un sujet d'éliminer des possibilités d'erreur, sans même que le sujet ait une appréciation consciente de la portée épistémique de ses données probantes. La conséquence de cela est que Lewis aurait confondu « avoir des données probantes » et

« apprécier la portée épistémique de ces données probantes ». Par exemple, il aurait confondu « voir un petit oiseau avec des ailes noires » et « voir un chardonneret ».

Conclusion

L'objectif de ce mémoire était de présenter la solution contextualiste de Lewis au problème sceptique. À cette fin, nous avons accompli trois tâches. La première tâche était de comprendre que pour Lewis, le scepticisme est un problème de possibilités d'erreur à éliminer. Nous avons à ce moment présenté la solution contextualiste de Lewis. Cela nous amène à la deuxième tâche que l'on a accompli : comprendre en quel sens la solution de Lewis est contextualiste. En effet, nous avons présenté d'autres solutions au problème sceptique qui, bien qu'également contextualistes, ont des différences importantes. Par exemple, nous avons vu que le contextualisme de Lewis est plus proche du scepticisme que celui de Dretske. Notre dernière tâche a été de montrer des objections déterminantes à la solution de Lewis.

Le premier chapitre de ce mémoire a ouvert sur une présentation du problème sceptique ainsi que sur la solution que lui apporte Lewis. Puisqu'il a une conception infaillibiliste de la connaissance, il est naturellement attiré vers le scepticisme. Autrement dit, puisque pour Lewis la connaissance consiste à éliminer toutes les possibilités d'erreurs, elle semble par définition impossible. En effet, le problème sceptique met en lumière que nos croyances comportent toujours un lot de possibilités d'erreurs que l'on ne peut pas éliminer. La solution de Lewis consiste à sélectionner un ensemble de possibilités d'erreur pertinentes à l'aide de ses sept règles de présuppositions légitimes.

Ainsi, Lewis tente de sauver une conception infaillibiliste : la connaissance consiste effectivement à éliminer *toutes* les possibilités d'erreur *pertinentes*. Il nous serait donc permis d'ignorer légitimement les autres possibilités d'erreur. Par exemple, les possibilités d'erreur sceptiques peuvent être ignorées lorsqu'elles ne sont pas l'objet de la conversation (règle d'Attention). Ainsi, dans certains contextes, les possibilités sceptiques ne sont pas des possibilités d'erreur pertinentes.

Le deuxième chapitre a permis de situer *Elusive Knowledge* dans la littérature portant sur le contextualisme. Nous avons vu que plusieurs théories ont des solutions contextualistes au problème sceptique, bien qu'elles aient toutes des différences

importantes. Le premier exemple était *Scorekeeping*, une théorie contextualiste des conditions d'acceptabilité d'un énoncé. Comme nous l'avons vu, il s'agit là d'une approche différente au problème sceptique, mais les résultats sont similaires. Le deuxième exemple était la théorie contextualiste de Dretske. Cette fois, ces deux théories ont une approche semblable : la théorie contextualiste des possibilités d'erreur pertinentes. Toutefois, les deux théories ont des résultats significativement différents. Par exemple, Lewis soutient que si l'on porte attention à une possibilité d'erreur, elle devient automatiquement pertinente. Dretske n'endosse rien qui produit des résultats similaires. Ainsi, même si les deux théories sont contextualistes, celle de Lewis est beaucoup plus proche du scepticisme puisqu'elle autorise les possibilités d'erreur sceptiques dans plusieurs contextes. Le dernier exemple était la théorie du Derose. Cette fois, l'approche des deux théories est différente, mais le résultat est similaire. Par exemple, il n'y a rien d'équivalent à l'idée de « croyance sensible à la vérité » dans *Elusive Knowledge*. Pourtant, les deux théories ont des résultats similaires. En effet, Derose soutient aussi que si l'argument de l'ignorance est l'objet de la conversation, les attributions de connaissances sont fausses.

Le troisième chapitre a mis en lumière des critiques importantes à la solution de Lewis. La première de ces critiques était celle de Williams. D'une part, sa critique soutient que la conclusion sceptique est triviale si, par connaissance, on entend l'élimination de toutes les possibilités d'erreur. Williams soutient que Lewis aurait dû abandonner sa conception infaillibiliste au lieu d'essayer d'accommoder un scepticisme trivial. D'autre part, Williams a montré que même si l'on s'intéresse à cette forme triviale de scepticisme, la théorie de Lewis a des lacunes déterminantes : la première étant l'inefficacité de la règle d'Attention combinée au manque d'argument en sa faveur ; la seconde étant l'illégitimité d'une clause *ad hoc* sur la règle de Ressemblance. On a vu que cette clause aurait pu être évitée grâce au critère de saillance, comme l'a proposé Cohen. Toutefois, cette solution engendre son lot de problèmes. L'un d'eux est le problème des connaissances gratuites mis en lumière par Lihoreau et Schaffer.

La seconde critique était celle de Schaffer au sujet des indices manqués. Nous avons vu que les indices manqués mettent en lumière deux problèmes importants. D'abord, il s'agit encore d'un problème de connaissances gratuites, puisque les indices manqués sont

encore des cas où des sujets se font attribuer des connaissances qu'ils ne méritent pas. Ensuite et surtout, il s'agit d'une critique de la notion d'élimination de possibilités d'erreur chez Lewis. En effet, nous avons vu que la théorie de Lewis était incomplète à ce sujet. Plus précisément, elle permet à un sujet d'éliminer des possibilités d'erreur de manière totalement inconsciente dans des cas problématiques. Par exemple, nous avons vu que la théorie de Lewis confond « voir un petit oiseau jaune avec les ailes noires » et « voir un chardonneret » : on peut voir un petit oiseau jaune avec des ailes noires sans pour autant savoir qu'il s'agit d'un chardonneret.

La solution de Lewis au scepticisme est attirante dans la mesure où l'on est convaincu par la plausibilité de l'argument sceptique. Toutefois, cette recherche nous a aussi donné des raisons pour rejeter l'argument sceptique. Par exemple, les travaux de Dretske ont montré que l'on peut rejeter la deuxième prémisse de l'argument de l'ignorance. Avec cette idée en tête, l'argument sceptique est invalide : il est faux que l'on doit éliminer les hypothèses sceptiques pour savoir des choses.

Cette idée était aussi présente dans la critique de Williams. Notre définition de la connaissance ne devrait pas endosser la deuxième prémisse, car elle implique une conception infaillibiliste de la connaissance : elle consiste à éliminer toutes les possibilités d'erreur. Cela semble être une conception excessivement exigeante de la connaissance. Ainsi, le scepticisme engendré par cette conception exigeante est sans intérêt : il consiste à constater que la connaissance comporte toujours un lot de présuppositions.

Ouverture

Nous croyons que la pertinence de toute cette recherche était surtout d'éclairer le problème des possibilités d'erreur pertinentes. Nous avons la capacité d'imaginer des possibilités d'erreur à *tout* ce que l'on croit savoir. Imaginer des possibilités d'erreur est essentiel à la bonne conduite épistémique. Toutefois, cette capacité est sans limites :

« Let your paranoid fantasies rip - CIA plots, hallucinogens in the tap water, conspiracies to deceive, old Nick himself - and soon you find out that uneliminated possibilities of error are everywhere. » (Lewis 1996, p.549)

La question devient ensuite la suivante : quel poids devons-nous accorder à ces possibilités d'erreur? Lewis dit que ces possibilités sont des fantaisies paranoïaques (*paranoid fantasies*), ce qui suggère qu'il est raisonnable de les ignorer. Pourtant, il accorde énormément de poids à ces possibilités d'erreur : dans une conversation sur le scepticisme, les attributions de connaissance sont *toutes* fausses. Cela est une conclusion contre-intuitive, surtout quand on développe ses implications. Par exemple, nous avons vu dans le troisième chapitre que Lewis accorde que, dans un certain sens, la connaissance n'est pas importante en science. Or cette remarque s'avère triviale si par connaissance on entend quelque chose d'aussi étrange que « l'élimination des possibilités d'erreur sceptiques ».

Nous croyons que la suite de cette recherche devrait être une analyse du problème des possibilités d'erreur pertinentes. D'une part, ce travail n'avait pas comme objectif de présenter la diversité des réponses que l'on peut apporter à la question suivante : les possibilités d'erreur sceptiques sont-elles pertinentes? D'autre part, on pourrait se poser la question suivante : la connaissance consiste-t-elle seulement en l'élimination de possibilités d'erreur pertinentes, comme l'a soutenu Lewis? Par exemple, nous avons vu dans le chapitre 3 que Schaffer a suggéré que Lewis doit donner une place plus importante à la notion de croyance. Plus précisément, nous avons vu qu'il soutient que Lewis doit ajouter la croyance en tant que condition de la connaissance.

Bibliographie

COHEN, S. (1998), « Contextualist Solutions to Epistemological Problems : Scepticism, Gettier, and the Lottery », *Australasian Journal of Philosophy*, Vol.76, No.2, p.289-306.

DEROSE, K. (2018), « Solving the Skeptical Problem » dans *The Appearance of Ignorance: Knowledge, Skepticism, and Context, Volume 2.* : Oxford University Press. Repéré le 30 Août 2020, de <https://oxford.universitypressscholarship.com/view/10.1093/oso/9780199564477.001.0001/oso-9780199564477-chapter-1>.

DESCARTES, R. (2011), *Méditations Métaphysiques*, GF Flammarion, Paris.

DRETSKE, F. (1970), « Epistemic Operators », *The Journal of Philosophy*, Vol. LXVII, No.24, p. 1007-1023.

- (1981), « The Pragmatic Dimension of Knowledge », *Philosophical Studies*, 40, p. 363-378.

DUTANT, J et ENGEL, P (2017). *Philosophie de la Connaissance : Croyances, Connaissance, Justification*, Librairie Philosophie J. Vrin, Paris.

GETTIER, E.L. (1963), « Is Justified True Belief Knowledge? », *Analysis*, 23, p. 121-123.

LEWIS, D. (1979), « Scorekeeping in a Language Game », *Journal of Philosophical Logic*, 8 :3, p. 339-359.

- (1996), « Elusive Knowledge », *Australasian Journal of Philosophy*, Vol.74, No. 4, p. 549-567.

LIHOREAU, F. (2008), « Relevant Alternatives Contextualism and Ordinary Contingent Knowledge », *Disputatio*, Vol. II, No.24, p. 281-294.

- MOORE, G.E. (1959), « Certainty » dans *Philosophical Papers*, George Allen and Unwin Ltd., London.
- NOZICK, R. (1981), *Philosophical Explanations*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- SCHAFFER, J. (2001), « Knowledge, Relevant Alternatives and Missed Clues ». *Analysis* 61.3, p. 202-208.
- (2015), « Lewis on Knowledge Ascriptions » dans LOEWER B. and SCHAFFER J (dir.) *A Companion to David Lewis*, première édition, Wiley Blackwell.
- UNGER, P. (1978), *Ignorance: A Case for Scepticism*. : Oxford University Press. Repéré le 30 août 2020, de <https://oxford.universitypressscholarship.com/view/10.1093/0198244177.001.0001/acprof-9780198244172>.
- WILLIAMS, M. (2001), « Contextualism, Externalism and Epistemic Standards », *Philosophical Studies* 103, p. 1 – 23.